

Louis MPALA Mbabula

**APPRENDRE A VIVRE ET A MOURIR EN
TEMPS DE LA COVID-19**

Actualité d'Épicure

Préface du Pr Jean Claude ABADA MEDJO

Postface du Pr Grison-Trésor KAKUMBI Belumba

EDITIONS MPALA

© EDITIONS MPALA, LUBUMBASHI, 2020

Dépôt légal N° 11.20.2020.98 IVème Trimestre 2020

ISBN

978-2-37959-006-1

EAN

9782379590061

abelouimpala@gmail.com <http://www.louis-mpala.com/>

+243997021002 +24384006916

Je dédie ce livre à toute personne qui prend soin d'elle et des autres en ce temps de
Covid-19.

Je remercie l'Assistant Abbé Ignace KABULO Mwaba pour avoir saisi mon texte.
Que le Professeur camerounais, Jean Claude ABADA MEDJO, trouve en ces lignes
ma gratitude envers lui pour avoir accepté de préfacier ce petit livre. Je le remercie
également pour avoir corrigé mon texte.

Que ma main droite ne sache plus écrire si je t'oublie cher Professeur Grison-Trésor
KAKUMBI BELUMBA qui a bien accepté de postfacier ce livre.

Je ne dois jamais oublier Jean-Marie Mpoyi Mukela pour avoir mis en page mon
texte.

PREFACE

Le savoir-être d'Épicure, maintenant et encore

Au regard de la lisibilité, de la pertinence et de la solidité argumentative de l'ouvrage du professeur abbé Louis Mpala Mbabula, je me suis longtemps demandé à quoi servirait une préface, si tant est que cet oripeau discursif que l'on place au frontispice d'un texte est censé le présenter et le recommander. Mais le collègue n'a pas cédé à mes atermoiements, même quand j'ai dû, pour me rebiffer, arguer que je ne suis pas philosophe de formation. « Mon frère, m'a-t-il rétorqué, votre préface est celle de la personne qui comprend le sens d'être des désirs dont parle Épicure. Même si vous n'avez pas un doctorat en philosophie, votre texte sera le bienvenu. Merci pour l'information, qui ne change pas la considération que j'ai pour vous ». Ce mot amical et sincère m'a décidé à écrire ce qui suit, même si je reste convaincu que le texte de mon collègue se recommande lui-même et reste à la portée de tout le monde.

Tout, ou presque, a été dit sur la pandémie de Covid-19 toujours en pleine expansion, malgré quelques mois de rémission, depuis son irruption dans notre quotidien à la fin de l'année 2019. Des inlassables mises en garde du corps médical aux élucubrations oiseuses des spécialistes du dimanche qui écument l'agora médiatique mondiale, en passant par les discours scientifiques et les politiques étatiques de régulation de la société, il n'est pas un seul domaine de la vie publique qui ne se soit prononcé dans l'« affaire ». Dans ce concert de voix dissonantes, aux voies souvent si divergentes, les philosophes se font discrets, presque aphones ou, si l'on veut être honnête, ils ne parviennent pas encore à se faire entendre, à défaut de se faire écouter.

Mais avec l'essai de l'abbé Louis Mpala Mbabula, Apprendre à vivre et à mourir en temps de la Covid-19, nous entendons pourtant une voix claire, qui force à l'écoute, parce qu'elle indique justement une voie nette, dans la mêlée planétaire actuelle contre la Covid-19. En ces temps complexes, en effet, l'abbé Louis Mpala,

Professeur ordinaire de philosophie à l'université de Lubumbashi, en République Démocratique du Congo (RDC), nous invite à méditer les enseignements d'Épicure, pour apprendre à jouir pleinement de la vie présente et à mourir dans la paix.

Tout au long de ce petit ouvrage méticuleusement écrit, d'une dense clarté et d'une agréable lisibilité, l'auteur livre une exégèse chirurgicale et personnalisée de la doctrine philosophique d'Épicure, telle qu'elle se trouve dans la « Lettre à Ménécée », avec pour but avoué d'en réactualiser le message à l'adresse de ses contemporains et des générations à venir qui, tous, ne pourront plus ignorer la réalité de la Covid-19. L'irruption de cette pandémie dans le cours de l'Histoire mondiale, ces derniers temps éprouvée par moult convulsions tragiques, a profondément modifié notre rapport à la vie et à la mort, bouleversant par le fait même nos champs de représentation et remuant outrageusement le magma du trou noir de nos peurs ataviques.

Devant l'urgence de réinventer notre présent et notre avenir, de ré-imaginer notre relation avec l'altérité et avec la nature, et de penser à nouveaux frais notre être-au-monde en tant qu'Étants pensants, le professeur Louis Mpala nous propose de revenir à Épicure, « apôtre », s'il en fût, de l'eudémonisme, depuis tant de siècles conspué et qui pourtant n'a jamais cessé de nous parler. Face à la Covid-19 et aux bouleversements qu'elle induit dans notre quotidien, il faut se laisser instruire par Épicure pour apprendre à vivre intensément et à mourir dignement. Comme en – 306 lorsqu'il fonda son Ecole pour affronter la crise qui secouait alors la Cité athénienne, et répondre au prestige incontesté de l'Académie de Platon et du Lycée d'Aristote, Épicure nous donne à penser face à la crise sanitaire qui secoue le monde entier en ce 21^e siècle, une crise sévère, rendue encore plus complexe par les impérities politiques, les cacophonies des « oracles » scientifiques et le populisme des prophétismes séducteurs.

L'essayiste réhabilite alors, non sans nuances subtiles (notamment la conception épicurienne de la divinité, de même les sophismes au sujet de la mort),

une figure et une doctrine philosophiques souvent vouées aux gémonies à la hâte. Dans le même mouvement, il redore le blason la pratique philosophique elle-même, non seulement en tant que questionnement critique du Réel et des phénomènes pour en sonder les sens cachés, mais surtout comme manière de vivre, telle que l'appréhendaient Épicure et la plupart des auteurs de l'Antiquité. D'où l'urgence vitale, celle de philosopher, c'est-à-dire de « travailler à la santé de l'âme » qui, dans la pensée d'Épicure, implique celle du corps pour garantir « la perfection même de la vie heureuse ».

Il faut donc méditer, prescrit Épicure à son disciple Ménécée, sur les causes du bonheur, de cette « vie heureuse », dont la quête fonde l'agir de tout humain, en discriminant les désirs primitifs et conformes à la nature de ceux qui s'écartent des besoins nécessaires. C'est ici que la tétrathérapie épicurienne prend tout son sens, en ce qu'elle nous met en garde contre la peur de la mort et des dieux qui n'auraient aucune influence sur la vie des individus, et qu'elle nous conforte dans la possibilité du bonheur et la facilité à supporter le malheur. Plus qu'on y pense, cette diète reste valable, pour aujourd'hui et pour demain. Seule la philosophie peut nous apprendre à bien vivre et à bien mourir, grâce notamment à l'application aux exercices spirituels propres à procurer le bonheur (eudaimonia) et empêcher le malheur. Pour Épicure, nous rappelle avec à-propos l'auteur de cet opuscule, la recherche du plaisir comme but de la vie ne consiste pas en la satisfaction orgiaque de tous les désirs, mais bien de ceux qui assurent au sujet désirant la « plénitude de contentement », tout en lui évitant les désagréments dus à l'excès et à la superfluité. N'en déplaise à ses pourfendeurs les plus acharnés, Épicure professe sa philosophie éthique comme une vie de plaisir ascétique et vertueuse. Pour le sage, qu'il nous convie d'être, ce n'est pas la (longue) vie, mais sa qualité (intensité) qui compte, et « le soin de bien vivre et celui de bien mourir ne font qu'un ». Toute l'éthique du choix de la vie repose ainsi sur la prudence, « le plus grand des biens » et la « source des toutes les vertus », qu'Épicure lui-même place au-dessus de la philosophie.

Ce petit exercice de rachat d'Épicure, à la fois discours sur la philosophie (au sens des Sceptiques) et philosophie à part entière, est assez risqué, au vu des condamnations séculaires, les unes plus virulentes que les autres, du philosophe grec. Mais le philosophe Louis Mpala mène ici avec succès une analyse finement nuancée de la pensée tant querellée, dans un texte étonnant de simplicité, de précision et de fulgurance gnomique, à la portée de tous et de chacun, et où il réaffirme l'Homocentrisme, ce paradigme qui parcourt comme un fil rouge ses principaux travaux. En cela, il reste fidèle à Épicure qui, contrairement à Platon interdisant l'accès de son Académie aux non-géomètres, ouvrait grandes les portes de son Jardin, donc de la philosophie, à tous les âges sans distinction de classe, de sexe, ni de fortune.

À l'heure de l'Anthropocène, période géologique actuelle où les activités de l'homme impactent plus durablement (et négativement la Terre) et dont les scientifiques situent l'avènement dès la deuxième moitié du 20^e siècle, l'épicurisme véritable (non celui qui est ridiculement caricaturé), peut être une voie alternative à l'égoïsme majoritaire, à l'insouciance jouissive, à l'indiscipline ambiante, aux comportements de déni de la réalité, aux superstitions exacerbées par des pseudo-prophétismes, au scepticisme (parfois justifié) face aux contradictions des spécialistes mais aux conséquences dramatiques, etc. Cette doctrine peut contribuer à rééquilibrer les rapports entre les humains et la nature pour le bien de tous. Si, comme le prescrit Épicure, le bonheur est le but de la vie, lui-même étant la réalisation de la paix du corps (aponie) et celle de l'âme (ataraxie), l'homme, aujourd'hui et demain plus encore qu'hier, doit vivre en harmonie parfaite avec la nature, et viser cette interdépendance cosmique qui seule est garante de la survie de toutes les espèces. Dans ses Méditations en tant de crise (1624), le poète et prédicateur anglais, John Donne, énonçait déjà cette vérité : « Nous ne sommes pas des îles » ; ce que, trois siècles plus tard, Virginia Woolf, reprend : en tant que gouttes d'eau, nous faisons partie de l'océan ; l'océan n'existe que parce que nous existons, et vice-versa.

Au lieu donc de poursuivre aveuglement l'odyssée initiée par Francis Bacon et magnifiée par René Descartes pour faire de nous des « maîtres et possesseurs de la nature », et dont les dérives ont plutôt fait de nous des bourreaux et des prédateurs de la Terre, l'homme doit cultiver l'autarcie, qui favorise la connaissance de soi, la rupture des chaînes de dépendance au luxe, et la suffisance à soi, toutes choses que les confinements, les « reconfinements », les bouclages, les couvre-feux et leurs cortèges de restrictions nous imposent aujourd'hui. D'un style limpide, sobre et d'une force entraînante irrésistible propre à la protreptique (exhortation), le texte du professeur abbé Louis Mpala Mbabula condense élégamment en quelques mots l'essence de la pensée d'Épicure, et se lit d'une seule trotte ; cette qualité de concision et de précision propre à la pédagogie dont se réclame le texte donne la soif au lecteur de revenir sur ses pas ou, devrais-je plutôt dire, sur ses lignes, pour savourer les délices d'une éthique de la modération et de la responsabilité vis-à-vis de soi, des autres et de la planète tout entière. Cette éthique se fonde sur le « raisonnement vigilant », c'est-à-dire la prudence, source de toutes les autres vertus, qui aujourd'hui est traduite, bien que partiellement, dans les mesures barrières contre la propagation de la Covid-19 : port du masque, distanciation physique, lavage des mains, éternuement dans le coude, interdictions de regroupements, etc. que nous devons respecter. En matière de sécurité, dit-on, il vaut mieux pécher par excès de prudence que par négligence.

En prenant le prétexte d'une relecture personnelle d'Épicure, le philosophe vient donc nous rappeler qu'il nous faut désormais vivre autrement, dans un monde qui n'est plus et ne sera plus jamais le même. Et ce message, actuel, s'adresse à tous et à toutes, ici ou ailleurs.

Jean Claude Abada Medjo, poète.

Université de Maroua

Maître de conférences en littératures française,
francophone et comparée

Sous-Directeur au Bureau de la Diplômation
et d'Authentification au Ministère de
l'Enseignement Supérieur / Cameroun

INTRODUCTION

Le rythme de la vie, au temps de la COVID-19, a changé. Chacun de nous se plaint à sa manière et pourtant nous sommes appelés à vivre avec la COVID-19.

En tant que philosophe de l'Histoire, je me suis posé la question de savoir si la COVID-19 pouvait avoir un impact sur notre conception de l'Histoire, et ce en me référant à Kant, Hegel, Marx-Engels et Mpala. La COVID-19, sans être une pandémie relevant du dessein de la Nature (Kant) et sans être un moyen dont se servirait la Raison en guise de Ruse (Hegel), a « troublé » les rapports de production dans le mode de production capitaliste et elle a handicapé la rencontre destinale (Mpala) en la remplaçant par la rencontre virtuelle. Puisqu'il faut vivre avec elle, nous sommes appelés à adopter une forme de vie tout en posant des gestes barrières.

De ce fait, j'ai pensé à aller revisiter le philosophe grec Épicure afin de me remettre à son Ecole et de voir en quelle mesure il peut nous apprendre à vivre avec la COVID-19. Et j'ai découvert qu'il peut nous « apprendre à vivre et à mourir » au temps de la COVID-19. Que l'on pense au confinement qui nous avait « enterrés » dans notre « trou » de domicile et qui nous avaient « coupés » du monde du travail, de celui des loisirs et des « hauts lieux » comme les Eglises, les Stades, les Musées, les Supermarchés, les Restaurants, les Boîtes de nuit, etc. Nous avons appris « à vivre autrement ». Nous avons cru qu'avec le déconfinement, nous reprendrions la vie comme jadis. Il ne semble pas en être ainsi un peu partout. Un second confinement est instauré dans certains pays comme pour nous dire que COVID-19 est toujours parmi nous, comme nous avons appris à vivre avec le paludisme, le VIH/Sida, la rougeole, etc.

Ceci étant, j'invite mes sœurs et frères humains à tendre l'oreille aux conseils d'Épicure. Ce dernier nous invite, à travers sa Lettre à Ménécée, à pratiquer une ascèse de vie et une discrimination des désirs pouvant nous aider à vivre avec la COVID-19.

Point n'est besoin de signaler que cette Lettre à Ménécée a connu, à travers des siècles, plusieurs interprétations dont la mienne ne sera pas la dernière. Ma lecture est à situer dans le temps, celui de la COVID-19, temps vécu et intériorisé, parfois et souvent, selon le *Sitz im Leben* de tout un chacun.

Sans être une parole d'Évangile, les conseils d'Épicure nous rendent attentifs à nous interroger sur l'essentiel de notre vie et sur le sens même de notre existence. Pourquoi fallait-il naître et mourir dans « l'anonymat » au temps de COVID-19 ? La « peur » de mourir à tout moment nous tient par la gorge et nous convie à vivre « prudemment » en appliquant les « gestes barrières » et ce jusque quand ?

Pendant que nous sommes vivants, il nous est permis de comprendre avec la Raison, de « rationaliser » nos désirs et de vivre « heureux » tout en emportant avec soi la mort comme cette ombre qui nous accompagne. Par les « exercices spirituels ou mieux rationnels », apprenons à vivre et à mourir au temps de COVID-19.

Si cet écrit peut aider l'une ou l'autre à apprendre à vivre et à mourir au temps de COVID-19, alors il aura atteint son but.

La philosophie, définie étymologiquement comme amour de la sagesse, est liée à la vie comme les lèvres aux dents s'il faut paraphraser Louis Althusser. De ce fait, elle se veut avant tout un mode de vie. Comme mode de vie, la philosophie n'est pas propre à une culture donnée. C'est ici, encore une fois, que j'affirme mon Homocentrisme, qui est par-delà l'Eurocentrisme et l'Afrocentrisme¹.

Sachant que tout être humain recherche le bonheur (Eudémonisme), l'être humain aura à dire en quoi consiste le bonheur et se prononcera sur le moyen adéquat pour l'atteindre.

Edgar Morin, un jeune homme âgé de 99 ans, nous interpelle dans son récent livre en ces termes : « Saurons-nous tirer les leçons de cette pandémie qui a révélé une communauté de destin à tous les humains, en lien avec le destin bioécologique de la planète. Nous voici entrés dans l'ère des incertitudes »². Par ailleurs, Edgar Morin et

¹ Cf. L. Mpala Mbabula, *L'Homocentrisme par-delà l'Eurocentrisme et l'Afrocentrisme*, Paris, Edilivre, 2018.

² E. Morin et S. Abouessalam, *Changeons de voie. Les leçons du coronavirus*, Paris, Denoël, 2020. Je souligne. La copie que j'ai de ce livre n'a pas de numérotation.

son collaborateur Sabah Abouessalam ne se trompent quand ils écrivent que « les contraintes du confinement ont poussé chacun à s'interroger sur son mode de vie, **ses vrais besoins**, ses aspirations... »³ et ils poursuivent : « Nous avons pu durant la crise **ne consommer que l'indispensable**, serons-nous à nouveau soumis à **la pulsion consumériste**, elle-même stimulée par des **publicités omniprésentes ?** »⁴ En effet, la « consommation sans discrimination » (l'expression est d'Edgar Morin) a provoqué en nous une « intoxication consumériste » (l'expression est d'Edgar Morin) que je dénonce et Covid-19 nous force, malgré nous, à adopter une nouvelle forme de vie dont Epicure en est le grand conseiller et Edgar Morin et son collaborateur Sabah Abouessalam nous invitent à « substituer à l'hégémonie de la quantité l'hégémonie de qualité ; à l'obsession du plus, l'obsession du mieux »⁵ ou mieux **l'obsession de l'essentiel**.

Par ailleurs je ne dois pas passer sous silence le fait que le philosophe congolais (RDC), Emmanuel Banywesize, compagnon de route de la complexité d'Edgar Morin, dans son remarquable livre intitulé *En finir avec la politique de différence en Afrique : Leçons des mouvements sociaux et de Covid-19*, publié à Paris aux Editions du Cygne en 2020, aborde la pandémie de Covid-19 sous l'angle socio-politique.

Prônant un « (Sur)Vivre-ensemble par la politique de l'humain »⁶ , il fustige l'autoritarisme qui trouve sur son chemin la résistance sociale et la pandémie de Covid-19, tout en dévoilant la vulnérabilité de notre être-au-monde, nous place devant la nécessité d'inventer l'humanisme unidiversal. Voilà qui le pousse à Reprendre, à nouveaux frais, la question de l'humanisme pour fonder le vivre-ensemble en Afrique . En tant que philosophe prospectiviste il nous invite à Penser le présent et le futur comme lieux de réaliser l'humanité partagée.

³ *Ibidem*. Je souligne.

⁴ *Ibidem*. Je souligne.

⁵ *Ibidem*

⁶ E. Banywesize Mukambilwa, *En finir avec la politique de différence en Afrique : Leçons des mouvements sociaux et de Covid-19*, Paris, Editions du Cygne, 2020, p.9.

La Covid-19, pense Emmanuel Banywesizez, nous révèle une autre face de la réalité humaine :

« Les images d'enterrement des corps dans des fosses communes a accru la désillusion envers le Progrès et la modernité humaniste. Ces images ont composé, ainsi l'a remarqué Fiorenza Gamba, une narration qui montre la séquestration des corps, l'absence de rituels funèbres et, somme toute, un parcours de négation qui, pour nombre de malades, débutait à l'hôpital pour s'achever avec l'absence de funérailles et de dignité. Pourtant le rituel satisfait un besoin anthropologique irrépressible, à savoir celui qui consiste, pour la communauté, de se séparer du défunt, de revenir au cycle de la vie quotidienne et de transformer la douleur en mémoire »⁷.

Pour éviter cette « négation » anthropologique, nous devons respecter les consignes sanitaires. Malheureusement, le « désir » de vivre « librement » sans être « étouffés » nous pousse à ne pas suivre les « ordres » donnés par nos gouvernements. Voilà pourquoi il y a des affrontements entre les agents de l'ordre et une catégorie de la population qui se sent « asphyxiée » avec le deuxième confinement, surtout dans les pays de l'hémisphère nord, et qui dénonce une dérive autoritaire leur privant la liberté de circulation, de culte religieux, de fréquentation des restaurants et autres lieux comme les boîtes de nuit, etc. Peut-on dire sans être contredit que cette contestation est contre l'incontestable ? S'agit-il de la défaillance de l'Etat ? La question est facile à poser et la réponse exige une sagesse. Que ferions-nous si nous étions aux commandes de l'Etat ?

La situation existentielle provoquée par la Covid-19 nous ouvre grandement la porte de « l'ère des incertitudes »⁸. Oui, tout un « **Festival d'incertitudes** »⁹ est là et nous sommes confrontés au **défi des incertitudes** qui fait que la politique sanitaire des Etats laisse sceptique une couche de la population :

« Outre [les] incertitudes économiques [dues à l'économie paralysée par le confinement], **c'est tout l'avenir qui est incertain** (...). Verrons-nous une reprise de la mondialisation ou la poursuite des replis autarciques ? Allons-nous vers l'essor des

⁷ *Ibidem*, P.72

⁸ E. Morin et S. Abouessalam, *op.cit.*

⁹ E. Morin, *Festival d'incertitudes*, cité par E. Banywesize Mukambilwa, *op.cit.*, p.61.

nationalismes, le succès des souverainismes et la fermeture des frontières ? De nouveaux Etats vont-ils céder à l'autoritarisme avec **l'avènement des sociétés de surveillance, les techniques informatiques de reconnaissance, contrôle et traçage des individus ?** »¹⁰

Ceux qui vivent ces incertitudes sont sous les nerfs et sont prêts à affronter la Covid-19 sur la rue que de rester « enfermés ou confinés » dans des « cages et non cases ». L'Etat « veut » assurer la santé de sa population, mais celle-ci ne lui fait pas « confiance ». Au contraire, elle « veut » que l'Etat s'explique pour tout ce qui lui arrive.

L'Afrique étant « un peu » épargnée de la Covid-19 risque de sombrer dans le « sommeil dogmatique » de la croyance selon laquelle en Afrique les microbes sont distraits. Les Etats africains ont tout intérêt de nous réveiller à tout moment pour parer à toute éventualité. Et sur ce point, le philosophe Emmanuel Banywesize nous rappelle que

« notre vie et la santé de notre corps sont liées à celles des autres êtres humains et de tous les vivants. Divers et économiquement différents, nous avons en commun une même humanité dont nous devons tous être responsables (...) **La pandémie de Covid-19 nous aura appris l'attachement de tous les humains à la vie et réveillé à l'existence d'un élan universel vers la vie bonne** dans des sociétés bien gouvernées. Elle nous aura fait comprendre que lorsque la vie humaine est menacée, toutes les autres activités sociales s'en trouvent impactées. L'acceptation du confinement, même par les personnes les moins exposées à la létalité du virus, peut s'interpréter comme l'acceptation de la coappartenance à une commune humanité riche des diversités »¹¹.

Voulant contribuer à la réflexion portant sur la Covid-19, et ce, cette fois¹², sous l'angle de la philosophie morale, je livre au public un petit livre divisé en trois parties. La première présentera la notice biographique d'Épicure et la deuxième partie

¹⁰ E. Morin et S. Abouessalam, *op.cit.* Je souligne.

¹¹ E. Banywesize Mukambilwa, *op.cit.*, p.76.

¹² Cf. L. Mpala Mbabula, *La covid-19 face à la philosophie de l'histoire de Kant, Hegel, marx et Mpala. Vers un nouvel espace anthropologique ?*, Lubumbashi, Ed. Mpala, 2020.

décortiquera la *Lettre à Ménécée*, et ce selon ma petite compréhension. La troisième et dernière partie donnera l'actualité d'Epicure.

1. NOTICE BIOGRAPHIQUE

Épicure est l'un des êtres humains qui a osé proposer sa réponse à la question de savoir en quoi consiste le **Bonheur**, et a vécu en fonction d'elle ou mieux conformément à elle. C'est ici que la philosophie se révèle être **un mode de vie**.

Aujourd'hui, je me suis proposé de réfléchir sur la réponse qu'Épicure nous offre pour apprendre à vivre et à mourir. Sa réponse a retenu mon attention.

Qui est Épicure, cet homme tant calomnié ?

Épicure est né à Samos vers 341 avant Jésus-Christ selon Martine Brimbert-Vandenhende¹³ et vers 342 selon Pierre Hadot¹⁴. Il est mort vers 270 pour Martine et 271 pour Pierre. Fils des colons athéniens établis à Samos¹⁵, Épicure s'adonna à la philosophie dès l'âge de quatorze ans ou de douze ans selon une autre tradition.

A Samos, il eut, peut-être, pour premier maître le platonicien Pamphile¹⁶. A la mort d'Alexandre le Grand en 323 avant Jésus-Christ, les conflits politiques l'ont poussé à quitter Samos et à « gagner Colophon, aujourd'hui en Turquie, où il poursuivit ses études avec Nausiphane, un disciple de Démocrite »¹⁷. Après, il enseigna à Mytilène, sur l'île de Lesbos et fit un bref séjour à Lampsaque¹⁸.

¹³ Cf. M. Brimbert-Vandenhende, *Voyages en philosophie. Eléments de philosophie humaniste*, préface d'Ilya Prigogine, Bruxelles, Espace de Libertés, 2002, p. 103.

¹⁴ Cf. P. Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* Paris, Gallimard, 1995, p. 178.

¹⁵ Cf. G. Arrighetti, « Epicure », dans *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Encyclopaedia universalis/Albin Michel, 1998, p. 521.

¹⁶ Cf. *Ibidem*, p. 522.

¹⁷ *Philosophes. Les grandes idées tout simplement*, Gennevilliers, Editions Prisma, 2001, p. 65.

¹⁸ *Ibidem*, p. 65.

Graziano Arrighetti nous apprend que « de dix-huit à vingt ans, Épicure est à Athènes où il remplit ses obligations militaires. C'est peut-être, renseigne-t-il, à cette époque qu'il eut l'occasion (...) d'écouter les leçons de Xénocrate qui avait succédé à Platon à la direction de l'Académie »¹⁹.

Il fonda, en 306 avant Jésus-Christ à Athènes, son Ecole qui rayonna dans cette ville, et ce au moins jusqu'au IIème siècle après Jésus-Christ, nous informe Pierre Hadot²⁰. La Grèce, en ce temps, était dominée par l'Académie de Platon et le Lycée d'Aristote. Cependant ces deux écoles ne venaient pas à bout de la crise que traversait la Cité. Il eut l'audace de fonder son Ecole non seulement pour affronter la crise, mais aussi et surtout « par la nécessité d'opposer un système philosophique solide au prestige de ces deux écoles (...). Sa polémique s'engageait contre les écoles qui n'avaient pas su inventer de solutions adaptées à cette mutation et aux difficultés qu'elle engendrait »²¹. De ce fait, il lui fallait proposer un nouveau genre de philosopher qui prendrait à bras le corps les soucis humains. D'où il fit de la philosophie, comme les anciens philosophes antésocratiques, un mode de vie.

Propriétaire d'un Jardin qui lui servait de lieu de son Ecole, Épicure compta parmi ses disciples et les femmes (et parmi elles les hétaires) et les esclaves (qui ont aussi droit à philosopher, sans pour autant demander leur affranchissement), exclus de la citoyenneté, et les hommes libres. Vivant **sobrement**, Épicure et ses disciples ne pratiquaient pas la débauche dont ils furent injustement accusés par la suite²². Par ailleurs, il sied de signaler que l'expression *Carpe diem* est d'Horace et non d'Épicure, nous rappelle André Comte-Sponville dans ses objections contre Luc Ferry²³.

¹⁹ G. Arrighetti, *art.cit.*, p. 522.

²⁰ Cf. P. Hadot, *Op. cit.*, p. 178.

²¹ G. Arrighetti, *art.cit.*, p. 521.

²² Cf. M. Foglia (dir.), *Histoire de la philosophie*, Paris, Ellipses, 2013, p. 67.

²³ Cf. A. Comte-Sponville, « Les objections d'André Comte-Sponville », dans L. Ferry, *Vaincre les peurs. La philosophie comme amour de la sagesse*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 132.

Soucieux et jaloux de la tranquillité de son âme, Épicure aurait été fier « de ne s'être jamais mêlé de politique, et de n'avoir jamais cherché à plaire au peuple »²⁴. Bienveillant envers chacune et chacun de ses disciples, Épicure, souffrant des calculs rénaux, vivait **frugalement et simplement** en compagnie de ses proches qui l'entouraient²⁵. Il mourut « après avoir légué par testament tous ses biens à ses disciples et amis, Hermorque [de Mytilène], qui succède à la tête du Jardin, Métrodore [de Lampsaque] ou encore Colotès, contre qui Plutarque écrira un traité »²⁶.

²⁴ Senèque, cité par M. Foglia (dir.), *Op. cit.*, p. 67.

²⁵ Cf. M. Foglia (dir.), *Op. cit.*, p. 67.

²⁶ *Ibidem*, p. 67.

2. APPRENDRE A VIVRE ET A MOURIR²⁷

Épicure acheta un « Jardin » dans lequel il réunissait ses disciples et y enseignait. La solidarité et l'amitié les unissaient tous, et Épicure demandait « à chaque disciple de verser une contribution. Il n'avait pas voulu adopter le système de la communauté des biens pratiqué chez les pythagoriciens, estimant que ce système favorisait la méfiance, ennemie de l'amitié »²⁸.

Épicure reste convaincu que la clé qui ouvre la porte donnant accès à la cours dans laquelle on apprend à bien vivre et à bien mourir est la philosophie. D'où l'urgence à philosopher.

2.1. L'urgence à philosopher

La *Lettre à Ménécée*, lettre qui se veut un résumé de la doctrine d'Épicure quant à l'éthique, est un discours d'exhortation, de « protreptique » invitant les jeunes gens à philosopher. « Le but [de la « protreptique »] est pour le représentant d'une école, de faire de la propagande, d' enrôler des nouveaux disciples, de montrer l'utilité et la nécessité de la philosophie pour toute personne désireuse d'être heureux »²⁹. G. Arrighetti est de cet avis en traitant la *Lettre à Ménécée* d'« un véritable manifeste philosophique, ce que d'un terme technique on appelait alors protreptique »³⁰.

En lisant la lettre, Ménécée pensait à la parole d'Épicure : « Fais tout comme si Épicure te voyait »³¹ et, silencieusement, il répondait : « Nous obéirons à Épicure dont nous avons choisi la forme de vie »³².

²⁷ Je signale qu'il existe plusieurs commentaires et interprétations de la philosophie d'Épicure. La mienne s'inspire de certains d'eux. Les points et sous-points de mon exposé relèvent de mon souci pédagogique et de la clarté.

²⁸ G. Arrighetti, *art. cit.*, p. 523.

²⁹ O. Verdun, « Epicure, lettre à Ménécée » [en ligne] <http://studylibfr.com/3126682/epicure-lettre-a-menecee-1--quel-est-l-objet-de-la-lettre-%3%A0> (page consultée le 8 août 2020).

³⁰ G. Arrighetti, *art. cit.*, p. 525.

³¹ Epicure, cité par P. Hadot, *Op. cit.*, p. 193.

Ceci étant, Épicure commence par faire voir l'urgence de philosopher, et ce à tout âge : « Quand on est jeune il ne faut pas remettre à philosopher, et quand on est vieux il ne faut pas se lasser de philosopher. Car jamais il n'est trop tôt ou trop tard pour travailler à la santé de l'âme »³³. Par cette urgence, Épicure s'oppose à Platon dont le fronton de l'Académie avait cette écriture : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Chez Platon, l'étude de la philosophie requiert un préacquis, à savoir la géométrie ou la science.

Pour Épicure, la philosophie est une **THERAPIE** : elle procure la santé de l'âme et tout homme, tout âge confondu, en a besoin. « Il faut philosopher pour être heureux et malheur à celui qui dit que l'heure de philosopher n'est pas encore arrivée pour lui »³⁴. Le jeune a besoin de philosopher « pour rajeunir au contact du bien³⁵ que la philosophie procure et afin d'être, quoique jeune, tranquille comme un ancien en face de l'avenir »³⁶. Le vieillard est aussi invité à philosopher, cela lui permettant de se remémorer « les jours agréables du passé »³⁷ afin de rendre agréable le présent ou la vie présente.

Puisqu'il faut philosopher pour être heureux sur la terre, Épicure, de ce fait, nous invite, à travers son disciple Ménécée, à « méditer sur les **causes** qui peuvent produire le **bonheur** puisque, lorsqu'il est à nous, nous avons tout, et que, quand il nous manque, nous faisons tout pour l'avoir »³⁸. En effet, tout homme cherche le bonheur. C'est cela l'**Eudémonisme**.

« Méditer sur les causes qui peuvent produire le bonheur » revient aussi à méditer sur les causes qui peuvent empêcher le bonheur. Voilà la tâche à laquelle

³² *Ibidem*, p. 194.

³³ Epicure, *Lettre à Ménécée*, §122, traduction d'Octave Hamelin (1910), édition électronique (club, PDF) : *Les Echos du maquis*, 2011. Disponible sur <http://philosophie-accreteil.fr>.

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ *Ibidem*. Je souligne.

Épicure s'adonnera dans cette lettre et pour que Ménécée bénéficie de bons fruits des enseignements de son maître, il doit se convaincre que la philosophie est un mode de vie ayant des **exercices spirituels**. Et dans cette lettre, Épicure propose quelques exercices spirituels dont : « attache-toi..., médite-les..., regarde-le..., prends l'habitude de penser que... rappelle-toi que... médite donc... médite-les jour et nuit... »³⁹. Pierre Hadot s'appesantit sur l'exercice spirituel de la méditation. Méditer, écrit-il, « c'est-à-dire s'assimiler intimement, prendre conscience intensément des dogmes fondamentaux »⁴⁰. J'entends par « dogmes fondamentaux » les enseignements du maître : « Attache-toi donc aux **enseignements** que je n'ai cessé de te donner et que je vais te répéter ; mets-les en pratique et médite-les »⁴¹.

Le rôle de la philosophie nous fera voir en quoi consiste la vraie recherche du bonheur ou but de la vie humaine.

2.2. La recherche du bonheur ou le but de la vie

Ci-haut, j'ai parlé de l'Eudémonisme, le fait que toute personne recherche le bonheur. Pour y arriver, il faut savoir par où commencer et en quoi consiste ce Bonheur.

2.2.1. Causes à éviter pour être heureux

Épicure dit : « Il faut méditer sur les causes... ».

2.2.1.1. Causes du malheur

La première cause du malheur et qui gâche la vie est la **mauvaise conception de dieu**, laquelle conception engendre la **peur de dieux**. Ici, je pense à Xénophane de Colophon, premier à opérer la démythologisation. Esprit critique et sceptique, Xénophane de Colophon ridiculisa Pythagore à cause de sa théorie de la métensomatose ou de la transmigration de l'âme/la réincarnation. Pour Xénophane de Colophon, les hommes font des dieux à leur propre image (Feuerbach n'a rien dit de

³⁹ *Ibidem.* § 123 et 135.

⁴⁰ P. HADOT, *Op. cit.*, p. 191.

⁴¹ EPICURE, *Op. cit.*, § 123.

nouveau sur ce sujet) : « Les mortels s’imaginent que les dieux sont engendrés comme eux et qu’ils ont des vêtements, une voix et un corps semblables aux leurs »⁴².

Voilà pourquoi Épicure invite Ménécée à se détourner des croyances populaires sur les dieux : « **Commence par te persuader** qu’un dieu est un vivant immortel et bienheureux »⁴³. Épicure affirme l’existence des dieux. Il n’est pas athée. Mais des dieux, l’on doit avoir une idée juste, une connaissance sûre, évidente. Les dieux sont des vivants formés d’atomes subtiles et ils sont ainsi différents des vivants humains. Voilà pourquoi ils sont immortels. Leurs atomes ne se désintègrent pas. De ce fait, ils ne meurent pas. Ils sont immortels contrairement aux hommes dont les atomes se désintègrent à la mort. En outre, les dieux sont heureux. Personne ne peut leur nier l’immortalité et la béatitude. Ceci étant, Épicure qualifie d’**Impie** non pas « celui qui rejette les dieux de la foule [qui crée les dieux à son image], mais celui qui attribue aux dieux ce que leur prêtent les opinions de la foule »⁴⁴. Pour Épicure, la foule n’ayant pas une connaissance évidente sur les dieux, fait des affirmations qui ne sont pas « des prénotions, mais bien des présomptions fausses. Et ces présomptions fausses font que les dieux sont censés être pour **les méchants** la source des plus grands maux comme, d’autre part, pour **les bons** la source des plus grands biens »⁴⁵. Auguste Comte, avec son stade métaphysique, a déjà, en Épicure, son prédécesseur ou mieux son ancêtre. Les hommes ou mieux la foule fait de son ignorance la mesure de toute chose. D’où viennent les grands maux et les grands biens sur la terre ?

Des dieux justiciers, répond la foule. Que dire des grands maux qui s’abattent sur les **bons** ? Et des plus grands biens sur les **méchants** ? Épicure y répond : « ... la multitude, incapable de se déprendre de ce qui est chez elle et à ses yeux le propre de la vertu, n’accepte que des dieux conformes à cet idéal [les plus grands maux pour les

⁴² Voilquin, *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès de Milet à Prodicos*, Paris, Garnier Frères, 1964.

⁴³ Epicure, *Op. cit.*, § 123. Je souligne.

⁴⁴ *Ibidem*.

⁴⁵ *Ibidem*, § 124. Je souligne.

méchants et les plus grands biens pour les bons] et **regarde comme absurde tout ce qui s'en écarte** »⁴⁶. Dire que les dieux punissent les bons relève de l'absurde.

Bref, Épicure, sûr de sa connaissance évidente sur les dieux, invite Ménécée à s'écarter de la superstition. Les dieux sont des êtres matériels, faits des atomes dont « l'agrégation est tellement subtile que l'on ne voit pas leurs corps »⁴⁷ - immortels. Voilà qui doit contraindre Épicure et ses disciples à combattre les idées fausses sur les dieux dont la béatitude les empêche de s'intéresser aux hommes, à leur vie et à leurs problèmes.

De ce qui précède, il est absurde et stupide de craindre les dieux immortels, heureux et insoucians de la vie humaine. Sinon ils ne seraient pas heureux devant les tracasseries du monde humain, monde auquel ils n'appartiennent pas.

La deuxième cause du malheur humain est **la crainte de la mort**. Épicure, sur ce point, interpelle son disciple : « **Prends l'habitude de penser que la mort n'est rien pour nous** »⁴⁸. Pourquoi avoir l'habitude de penser ainsi ? Le penser ainsi fait partie de l'exercice spirituel sur soi. Et la **connaissance** de ce qu'est la **SENSATION** libère l'être humain de la peur de la mort, « car **tout bien** et **tout mal** résident dans la **sensation** : or la mort est **privation de toute sensibilité**. Par conséquent, la **connaissance** de cette **vérité** que la mort n'est rien pour nous, nous rend capables de jouir de cette vie mortelle »⁴⁹. L'homme étant formé des atomes a la sensation. Une fois les atomes désagrégés, il n'y a plus de sensation. Les vivants seulement constatent la mort qui n'est rien d'autre que la privation de toute sensation.

C'est cette connaissance qui délivrera l'homme de cette peur de la mort. Ou bien on sent, alors on est vivant ; ou bien on est mort, et on ne sent plus. C'est l'un ou l'autre. C'est la **logique d'exclusion**. Et une fois cette connaissance acquise, on saura qu'on est **mortel** et on ne craindra plus la mort et **logiquement** l'on doit être capable

⁴⁶ *Ibidem*. Je souligne.

⁴⁷ « Lettre à Ménécée, Explication » [en ligne] <https://lewebpedagogique.com/philobac/lectures/lettre-a-menecee-texte/epicure-lettre-a-menecee/> (page consultée le 4 août 2020).

⁴⁸ Epicure, *Op. cit.*, § 124.

⁴⁹ *Ibidem*. Je souligne.

« de jouir de cette vie mortelle », puisqu'elle est brève. Ceci étant reconnu, l'on ne doit pas se priver de la vie qui n'est que courte. Le malheur de l'homme serait de se croire immortel. Et Olivier Verdun a des mots justes : « Craindre la mort est une erreur et une faute : c'est faire preuve d'ingratitude à l'égard de la vie, d'un goût malsain de la souffrance. Craindre, attendre, espérer la mort nous détourne des joies réelles. De ce point de vue, la philosophie est bien le remède contre la crainte de la mort. **Il s'agit de maîtriser nos représentations** (...). Ce qui nous afflige, en effet, ce n'est pas la mort en elle-même, mais **l'attente** de celle-ci, donc une certaine façon de vivre la temporalité »⁵⁰.

En effet, Épicure reste convaincu qu'il « ne reste plus rien à craindre dans la vie, pour **qui a vraiment compris que hors de la vie il n'y a rien de redoutable** »⁵¹. Encore une fois, la connaissance est mise en exergue : pour **qui a vraiment compris**. Vraiment compris est une expression qui montre que la vraie compréhension, quant à ce qui concerne la mort comme étant toute privation de la sensibilité, est une forme de libération et, puisqu'il en est ainsi, on aura **une conscience claire et distincte** de l'acceptation de la mortalité et du rejet du « désir [vain] de l'immortalité »⁵². Par ailleurs, « hors de la vie il n'y a rien de redoutable » comme châtement dans l'au-delà qui n'existe pas, car les dieux eux-mêmes ne sont pas dans l'au-delà. Ils sont dans notre univers, invisibles à nos yeux suite à l'agrégation subtile des atomes dont ils sont faits. Mais ils ne connaissent pas la désagrégation des atomes. D'où il serait profitable, pour l'être humain, de « jouir de cette vie mortelle » qui lui revient pendant qu'il est vivant, car l'au-delà n'existant pas, il ne doit jamais compter ou espérer y aller vivre pleinement.

En effet, Épicure prêche l'atomisme, le matérialisme moniste : il n'y a qu'un seul monde matériel composé des atomes. Et dans ce monde, il y a le VIDE qui permet aux atomes de se rencontrer par HASARD (et non par NECESSITE comme l'ont dit Leucippe et Démocrite), et ce grâce à leur déviation-clinamen. De cette **rencontre**

⁵⁰ O. VERDUN, *art. cit.*

⁵¹ EPICURE, *Op. cit.*, § 125. Je souligne.

⁵² *Ibidem*, § 124.

aléatoire, les atomes s'agrègent et forment tel ou tel être se trouvant dans l'univers. Même les dieux comme tous les êtres de l'univers sont les produits du clinamen, à la seule différence que leurs atomes sont les plus subtiles. Voilà l'option philosophique épicurienne quant à la conception de la nature et des dieux.

Bref, ne peut craindre la mort que celui ou celle qui est privée de la vraie et évidente connaissance sur la nature de l'univers ainsi que sur tout ce qu'il contient dans son unité (monisme).

Les deux causes du malheur humain étant diagnostiquées, Épicure prescrit le remède pour soigner l'être humain contre les deux peurs : celle des dieux et celle de la mort.

2.2.1.2. Le « quadruple remède »

Épicure, médecin spirituel, prescrit une “ordonnance” spirituelle en quatre points connue sous le nom de « quadruple remède » ou « tetrapharmakos ». D'après Robin Guilloux, Philodème de Gadara dans son *Contre les sophistes* parle de ce tetrapharmakos en ces termes : « Les dieux ne sont pas à redouter ; la mort ne crée pas de souci. Et alors le bien est facile à obtenir, le mal est facile à supporter »⁵³. Dans le paragraphe 133 de la *Lettre à Ménécée*, on retrouve d'une façon ou d'une autre, ce qui a trait au troisième et quatrième remède.

2.2.1.2.1. « Les dieux ne sont pas à redouter »

Partant de l'argumentation avancée par Épicure quant à ce qui concerne la peur des dieux, le disciple aura compris que les dieux ne sont pas à craindre. Pour ce faire,

« il faut se forger une opinion correcte à leur égard »⁵⁴, afin de ne pas sombrer dans « les affirmations de la foule sur les dieux »⁵⁵.

⁵³ « Épicure, Lettre à Ménécée » [en ligne] <http://lechatsurmonepaule.over-blog.fr/article-epicure-lettre-a-menecee-113521.html> (page consultée le 05 août 2020).

⁵⁴ O. Verdun, *art. cit.*

⁵⁵ Épicure, *Op. cit.* § 124.

2.2.1.2.2. N'avoir aucune crainte de la mort

Épicure cherche à persuader et à convaincre son disciple que « la mort n'est rien pour nous »⁵⁶. Qu'est-ce à dire ? Aussi longtemps que nous existons, « la mort n'est pas, et que quand la mort existe, nous ne sommes plus »⁵⁷. Autrement dit, il n'y aura jamais de **rendez-vous** entre l'homme et la mort. Quand le premier est là, la mort n'est pas là ; et quand cette dernière est là, le premier n'est plus. D'où Épicure tire cette conclusion : « Donc la mort n'existe ni pour les vivants ni pour les morts, puisqu'elle n'a rien à faire avec les premiers, et que les seconds ne sont plus »⁵⁸. Malheureusement, fait remarquer Épicure, « la multitude tantôt fuit la mort comme le pire des maux, tantôt l'appelle comme le terme des maux de la vie »⁵⁹. Ceci étant, il est insensé de conseiller « aux jeunes gens de bien vivre et aux vieillards de bien finir »⁶⁰. Ceux qui le font sont dans une ignorance, car « la vie a du bon même pour le vieillard, [et] parce que le soin de bien vivre et celui de bien mourir ne font qu'un »⁶¹.

Par ailleurs, Épicure, attentif à l'opinion de la multitude, s'insurge contre elle quand il entend dire « **qu'il est bien de ne pas naître, ou « une fois né, de franchir au plus vite les portes de l'Hadès »** »⁶². Et il tourne en ridicule tout homme qui tient un tel langage, car s'il est réellement convaincu de son langage, la logique lui demande de sortir de la vie ; et si, au contraire, on tient un tel discours par plaisanterie, Épicure accuse un tel homme de montrer « de la légèreté en un sujet qui n'en comporte pas »⁶³.

⁵⁶ *Ibidem*, § 125.

⁵⁷ *Ibidem*, § 125.

⁵⁸ *Ibidem*, § 125.

⁵⁹ *Ibidem*, § 125.

⁶⁰ *Ibidem*, § 126.

⁶¹ *Ibidem*, § 126.

⁶² *Ibidem*, § 126. Je souligne.

⁶³ *Ibidem*, § 127.

2.2.1.2.3. « Le bien est facile à obtenir »

Le bien est facile à obtenir si l'on vit comme un sage, qui s'est fait « sur les dieux des opinions pieuses »⁶⁴ et qui, de ce fait même, vivant sans crainte de la mort, atteint et réalise dans son intégrité le souverain bien qu'est le bonheur.

2.2.1.2.4. « Le mal est facile à supporter »

Toujours, celui qui vit comme un sage en jouissant du souverain bien, n'a pas peur du mal, car pour lui, « le mal le plus extrême est étroitement limité quant à la durée ou quant à l'intensité ; il se moque du destin dont certains font le maître absolu des choses »⁶⁵.

Le **tetrapharmakos** étant prescrit, Épicure nous propose ce qu'il faut faire pour être heureux.

2.2.2. A faire pour être heureux

Épicure montre la voie à suivre pour être heureux. Voilà pourquoi, sur le chemin, le premier pas consiste à pratiquer une ascèse des désirs ou discrimination des désirs.

2.2.2.1. Ascèse des désirs ou discrimination des désirs

Épicure enseigne que le **Bonheur** que nous cherchons toute notre vie durant se trouve dans le **PLAISIR**. C'est cela l'**Hédonisme**. Comme il y a plusieurs sortes de désirs, il sied d'avoir une **méthode** pour arriver à atteindre le Bonheur. C'est ici qu'intervient l'**ascèse des désirs** qui « se fonde sur la distinction entre les désirs naturels et nécessaires, les désirs naturels et non nécessaires, et enfin les désirs vides,

⁶⁴ *Ibidem*, § 133.

⁶⁵ *Ibidem*, § 133.

ceux qui ne sont ni naturels, ni nécessaires »⁶⁶. **Cette ascèse consiste en un travail sur soi-même**, car il faut faire une discrimination sans complaisance de ses propres désirs en s'interrogeant par soi-même : « Qu'est-ce que [m'] apporterait la satisfaction de tel ou tel désir ? »⁶⁷.

Comme on peut le deviner, Épicure nous convie à acquérir la **connaissance de l'essence des désirs** afin de les choisir ou de les refuser en connaissance de cause, celle qui n'est pas contraire à **notre nature** « qui nous indique par le plaisir ou la douleur ceux dont il faut s'écarter et ceux dont la satisfaction nous rend heureux »⁶⁸. Bref, par **l'Ascèse éclairée par la connaissance de soi et de désirs**, nous parviendrons à limiter et même à supprimer « les désirs qui ne sont ni naturels, ni nécessaires, en limitant le plus possible ceux qui sont naturels, mais non nécessaires, car ceux-ci ne suppriment pas une souffrance réelle, mais ne visent qu'à des variations dans les plaisirs et ils peuvent entraîner des passions violentes et démesurées »⁶⁹.

L'Ascèse des désirs conduit, à dire vrai, à une **Economie subtile du plaisir et de la douleur**. Cette économie nous conseille de ne pas chercher « tout plaisir »⁷⁰, d'éviter des plaisirs qui sont à la source des plus grandes douleurs⁷¹ et de savoir que « le plaisir est reconnu par nous comme le bien primitif et conforme à notre nature »⁷². Certaines douleurs apportent finalement un plaisir⁷³. Ceci étant, **le critère de leur choix** se fondera sur une **comparaison** avisée en voyant les avantages et les inconvénients que les plaisirs procurent⁷⁴. De ce qui précède, on verra Épicure établir une hiérarchie des désirs devant engendrer le **Plaisir**.

⁶⁶ P. Hadot, *Op. cit.*, p. 182 et Cf. Epicure, *Op. cit.*, § 127.

⁶⁷ « Lettre à Ménécée, Explications » [en ligne] <http://lewebpedagogique.com/...>

⁶⁸ *Ibidem*, et Cf. Epicure, *Op. cit.*, § 129.

⁶⁹ P. Hadot, *Op. cit.*, p. 184.

⁷⁰ Epicure, *Op. cit.*, § 129.

⁷¹ Cf. *Ibidem*, § 129.

⁷² *Ibidem*, § 129.

⁷³ *Ibidem*, § 129.

⁷⁴ *Ibidem*, § 130.

2.2.1.1. Désirs naturels

Épicure appelle **Désirs naturels** ceux dont notre nature humaine a besoin pour vivre heureux. Cependant, Épicure divise en deux les désirs naturels : les désirs naturels et nécessaires et les désirs naturels non nécessaires.

2.2.2.1.1.1. Désirs naturels et nécessaires

Parmi **les désirs naturels et nécessaires**, nous pouvons citer manger, boire, s'abriter, philosopher, etc. Ces désirs ont **une satisfaction** qui « délivre d'une douleur et [ils] correspondent aux besoins alimentaires, aux exigences vitales (...). [Ce sont des] désirs limités par les exigences de la nature et faciles à satisfaire (...). Il s'agit d'évaluer les désirs à **l'aune du plaisir, de l'absence de souffrance** »⁷⁵. Épicure s'en explique : « Nous n'avons en effet besoin du plaisir que quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur »⁷⁶.

Les désirs naturels et nécessaires se subdivisent en désirs nécessaires pour le bonheur, en désirs nécessaires pour le bien-être du corps et en désirs nécessaires pour la vie elle-même.

2.2.2.1.1.1.1. Désirs nécessaires pour le bonheur

Épicure invite Ménécée à se rendre compte que « parmi les désirs nécessaires, les uns sont nécessaires pour le bonheur... »⁷⁷. Parmi ces désirs, je citerai les désirs de la sagesse, de l'amitié. Comme on le voit, ces désirs ne sont pas liés aux exigences biologiques.

2.2.2.1.1.1.2. Désirs nécessaires pour le bien-être du corps

Épicure continue : « Parmi les désirs nécessaires (...), les autres [sont] pour la tranquillité du corps »⁷⁸. Se protéger des dangers, des intempéries, rechercher la santé

⁷⁵ O. Verdun, *art. cit.*

⁷⁶ Epicure, *Op. cit.*, § 128.

⁷⁷ *Ibidem*, § 127.

⁷⁸ *Ibidem*, § 127.

du corps, « car nous faisons tout afin d'éviter la douleur physique... »⁷⁹. C'est cela l'**Aponie**, absence de douleurs du corps.

2.2.2.1.1.3. Désirs nécessaires pour la vie elle-même

Épicure termine par dire que « parmi les désirs nécessaires (...), les autres [sont] pour la vie même »⁸⁰. C'est, par exemple, manger et boire, et Épicure s'explique : « Voix de la chair, ne pas avoir faim, ne pas avoir soif, ne pas avoir froid ; celui qui dispose de cela, et à l'espoir d'en disposer à l'avenir, peut lutter même avec Zeus pour le bonheur »⁸¹.

Voilà les désirs qui engendrent le **Plaisir**, but de la vie, et qui procurent le **Bonheur**, soit « la satisfaction non pas de tous les désirs mais de ceux dont la réalisation nous assure la plénitude de contentement. **Il suffit pour les reconnaître de vivre en accord avec la nature** »⁸².

La vie heureuse, but de la vie que nous cherchons et recherchons, consiste, en dernière analyse, en l'absence de douleurs du corps et de trouble de l'âme : « **Car nous faisons tout afin d'éviter la douleur physique et le trouble de l'âme.** Lorsqu'une fois nous y avons réussi, toute l'agitation de l'âme tombe, l'être vivant n'ayant plus à s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose pour parfaire le bien-être de l'âme et celui du corps. Nous n'avons en effet besoin du plaisir que quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur ; et quand nous n'éprouvons pas de douleur nous n'avons plus besoin du plaisir. **C'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse** »⁸³. **Aponie** rime avec **Ataraxie**. Celle-ci est un plaisir « procuré par la négation, c'est-à-dire l'absence d'inquiétude, de crainte (...). **C'est un plaisir en repos**, par exemple, pour le corps, c'est l'absence de douleur, de soif, qui s'oppose à **un plaisir en mouvement**, celui de boire. Pour l'âme, c'est l'**ataraxie** (absence de

⁷⁹ *Ibidem*, § 128.

⁸⁰ *Ibidem*, § 127.

⁸¹ *Idem*, *Sentences vaticanes*, § 33, cité par P. Hadot, *Op. cit.*, p. 178-179.

⁸² « Lettre à Ménécée, Explication », *art. cit.* Je souligne.

⁸³ Epicure, *Lettre à Ménécée*, § 128. Je souligne.

troubles) qui s'oppose au **plaisir en mouvement**, celui de la gaieté et de la joie »⁸⁴. En effet, l'Aponie comme l'Ataraxie sont **des plaisirs en repos**, insurpassables et rendant « les autres plaisirs superflus »⁸⁵.

Roger-Pol Droit nous résume en disant que « pour Épicure, le plaisir se définit de manière négative, comme absence de trouble, de désir, de tension »⁸⁶.

2.2.2.1.1.2. Désirs naturels et non nécessaires

Manger est un désir naturel, mais choisir un plat raffiné, un met rare n'est pas nécessaire. Boire de l'eau relève du désir naturel, mais prendre une boisson rare et coûteuse n'est pas nécessaire. Les désirs naturels non nécessaires ne sont à satisfaire qu'exceptionnellement et ne procurent pas un plaisir primitif et conforme à la nature.

Le désir sexuel compte, selon Épicure, parmi les désirs naturels et non nécessaires. Pour Épicure, « la non-satisfaction sexuelle est compatible avec le bonheur car elle n'est pas douloureuse »⁸⁷, car ce désir fait partie de tous ceux « dont la non-satisfaction n'amène pas la douleur, ne sont point nécessaires, mais ils ont un appétit (orexis) qu'il est aisé de dissiper lorsque la chose désirée est difficile à se procurer ou qu'ils paraissent capables de causer un dommage »⁸⁸.

Les désirs esthétiques, sources du plaisir que procure la beauté des arts, sont classés dans la catégorie des désirs naturels et non nécessaires.

2.2.2.2.2. Désirs vains

Épicure nous prévient que nous devons nous « rendre compte que parmi nos désirs, les uns sont naturels, les autres vains »⁸⁹.

⁸⁴ « Lettre à Ménécée, Explication », *art. cit.* Je souligne.

⁸⁵ Cf. *Ibidem*.

⁸⁶ R.-P. Droit, « L'exercice philosophique », dans F. Lenoir et J.-P. De Tonnac (dir), *La Mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris, Bayard, 2004, p. 92.

⁸⁷ « Classification des désirs (epithumai) selon Épicure (d'après M. Conche) », [en ligne] <http://www.psychanalyse.com/pdf> (page consultée le 10 septembre 2020).

⁸⁸ Épicure, cité par *Ibidem*.

⁸⁹ Épicure, *Lettre à Ménécée*, § 127.

Les **désirs vains** (kenai) vont au-delà de la « limite inhérente à la nature ; ils comportent l'illimité, et, par là, s'opposant à la limite, s'opposent à la nature »⁹⁰.

A dire vrai, ces désirs font de nous un vide avide, des éternels insatisfaits et leur poursuite est à la source de la douleur et des maux.

Ces **désirs vains** relèvent des maladies de l'âme dérivant, selon Kant, du « mal radical » (de la racine de l'âme) qui est l'égoïsme et sont, entre autres, « **-la soif de posséder ; la soif du pouvoir ; la soif des honneurs** »⁹¹. Point n'est besoin de signaler que ces désirs vains visent des objets qu'on ne sait pas atteindre. Voilà pourquoi il est bon de les extirper de notre âme. Ils sont vides et sans objets. Ils sont plus à fuir, car ils apportent plus de peine que de plaisir, ils rendent « ivres » et « aveugles » et cause de la maladie de la « boulimie » de la richesse, du pouvoir et des honneurs. **Vouloir être immortel** est un signe de la maladie causée par les désirs vains qui sont **des désirs non naturels et non nécessaires**.

De ce qui précède, on saura qu'Épicure nous pousse à tourner notre regard vers l'autarcie.

2.2.2.2. Autarcie

Épicure pense qu'il est un grand bien, celui « de suffire à soi-même, non qu'il faille toujours vivre de peu, mais afin que si l'abondance nous manque, nous sachions nous contenter du peu que nous aurons »⁹². **Se suffire à soi-même, s'habituer à vivre du peu et s'en contenter exige une ascèse de conduite** pour se créer **une nouvelle nature**. Cela nous renvoie à nous contenter de satisfaire nos désirs naturels et nécessaires, désirs réglés visant l'Aponie et l'Ataraxie.

En effet, et en cela Épicure a raison, « tout ce qui est naturel est aisé à se procurer, tandis que ce qui ne répond pas à un désir naturel est malaisé à se procurer »⁹³. De ce fait, une « **vie frugale** » n'est pas à mépriser : celui qui prend des **mets simples**

⁹⁰ « Classification des désirs (epithumai) selon Epicure (d'après M. Conche) », *art. cit.*

⁹¹ E. Kant, résumé par *Ibidem*.

⁹² Epicure, *Lettre à Ménécée*, § 130.

⁹³ *Ibidem*, § 130.

éprouve un plaisir égal à celui qui a, sur sa table, un **régime somptueux** « si toute la douleur causée par le besoin est supprimée »⁹⁴, conclut Épicure. Et ce dernier nous exhorte à avoir du **pain d'orge et de l'eau**, source **du plus vif plaisir**, surtout si celui qui les porte à la bouche en avait senti la privation. **Celui qui a l'habitude d'une nourriture simple**, opine Épicure, ne manquera pas d'être en bonne santé et libre, il saura « se consacrer aux devoirs nécessaires de la vie »⁹⁵. Et quand il aura l'occasion de goûter les repas luxueux, après des intervalles de vie frugale, cela ne le troublera pas car il a déjà appris à se « mettre en état de ne pas craindre la mauvaise fortune »⁹⁶.

L'autarcie sera pratiquée par la personne qui sait ce qu'est la **modération**, celle qui nous transforme en nous faisant comprendre que nous sommes appelés à nous contenter de « ce qui suffit pour couvrir nos besoins physiques et d'un point de vue moral, éviter tout orgueil et prétention exagérée. Il faut (...) s'habituer au peu afin d'être toujours satisfait et indépendant à l'égard des plaisirs (...). **Pour le corps**, nous pouvons et devons nous contenter du pain et de l'eau en éliminant certains plaisir sensuels superflus. **Pour l'âme**, c'est la tranquillité due à la satisfaction pleinement atteinte »⁹⁷.

Cependant, il sied de noter que cette vie frugale ira de pair avec certaines vertus comme la prudence, l'honnêteté et la justice.

2.2.2.3. Vertus : Prudence, Honnêteté et Justice

La vie heureuse, d'après Épicure, est engendrée par « **le raisonnement vigilant** », celui-ci est digne de rendre l'homme heureux, car il le guidera pour « trouver en toute circonstance les motifs de ce qu'il faut choisir et de ce qu'il faut

⁹⁴ *Ibidem*, § 130.

⁹⁵ *Ibidem*, § 131.

⁹⁶ *Ibidem*, § 131.

⁹⁷ O. Verdun, *art. cit.* Je souligne.

éviter et de rejeter les vaines opinions d'où provient le plus grand trouble des âmes »⁹⁸. Et ce raisonnement vigilant est ce qu'Épicure nomme **Prudence**.

Celle-ci est à mettre au-dessus de la philosophie même, pense Épicure, et ce, pour la simple raison qu'elle est la source de toutes les vertus. Une vie agréable est celle qui se fonde sur la prudence, l'honnêteté et la justice. Qui veut être heureux se conduira avec **prudence** ; celle-ci sera sa conseillère de la vie et l'invitera à choisir ce qu'il faut faire parmi les possibilités à lui présentées, et le poussera à réfléchir. Qui veut être heureux fera de l'**honnêteté** un autre conseiller, qui l'incitera « à vivre sans honte et selon un modèle de valeurs »⁹⁹. Qui veut être heureux s'appuiera sur la **justice** comme son bâton de pèlerin, car elle lui apprendra **le respect des lois de son pays**. « Vivre avec prudence, honnêteté et justice, cela revient à vivre heureux »¹⁰⁰.

Qui est capable de vivre ainsi ? Seul le sage.

2.2.2.4. Le SAGE, la Liberté et l'Amitié

Le sage, chez Épicure, est **un homme en chair et en os**, celui qui a fait sienne la leçon d'Épicure et qui vit conformément à elle. Et comme résultat, « il s'est fait sur les dieux des opinions pieuses ; il est constamment sans crainte en face de la mort, il a su comprendre quel est le but de la nature, il s'est rendu compte que ce souverain bien est facile à atteindre et à réaliser dans son intégrité (...) ; il se moque du destin dont certains font le maître absolu des choses »¹⁰¹. Il a conscience de ce qui relève, parmi les événements de la vie, de la **nécessité**, de la **fortune** et du **vouloir humain**. L'homme sera blâmé ou loué par rapport à ce qui relève de son propre vouloir.

⁹⁸ EPICURE, *Lettre à Ménécée*, § 132.

⁹⁹ « Lettre à Ménécée, Explication », *art. cit.*

¹⁰⁰ EPICURE, *Lettre à Ménécée*, § 133.

¹⁰¹ Epicure, *Lettre à Ménécée*, § 133.

Un tel homme, grâce à la connaissance de la nature humaine et cosmique, est délivré de la crainte des dieux, de celle de la mort et de tous les troubles.

Considérant la divinité comme un modèle à imiter, **le sage épicurien** est à même de « nourrir un sincère et profond sentiment religieux, dépouillé de toute superstition perturbatrice »¹⁰². De ce fait, il s'éloigne de **la religiosité astrologique** basée sur une supposition erronée selon laquelle les astres seraient de nature divine alors qu'ils ne sont que « des agrégats de feu »¹⁰³. Confronté aux nécessités de la vie, **le sage épicurien**, nous rassure G. Arrighetti, « sait plutôt donner que prendre »¹⁰⁴.

Sachant que « **la fortune** est quelque chose d'instable »¹⁰⁵, **le sage épicurien** ne fait pas d'elle une divinité et il reste convaincu que la fortune ne distribue pas aux hommes le bien et le mal ; au contraire, il sait que la fortune fournit aux hommes « l'occasion et les éléments de grands biens et de grands maux »¹⁰⁶. Et puisqu'il en est ainsi, par sa **prudence**, **le sage épicurien** sait tirer le meilleur parti de la fortune et honnêtement, il sait se satisfaire « de ce qui lui arrive, et du peu de chose qu'il possède. Certaines choses sont produites par la **nécessité**, d'autres par le **hasard**, et enfin d'autres par nous même (sic) »¹⁰⁷.

Le sage épicurien connaît l'essence de la **liberté** dont il jouit par rapport à la nécessité, à la fortune et à son propre vouloir. Et c'est grâce à cette **liberté** qui lui permet de méditer tous les enseignements d'Épicure et de s'y attacher en les méditant jour et nuit que le sage épicurien est capable de n'éprouver le moindre trouble en songe ou éveillé, et de ce fait même, il vit « comme un dieu **parmi les hommes** [et non au ciel eschatologique] car un homme qui vit au milieu de biens

¹⁰² G. Arrighetti, *art. cit.*, p. 530.

¹⁰³ *Ibidem*, p. 530.

¹⁰⁴ *Ibidem*, p. 525.

¹⁰⁵ Epicure, *Lettre à Ménécée*, § 133.

¹⁰⁶ *Ibidem*, § 134.

¹⁰⁷ « Lettre à Ménécée, Explication », *art. cit.*

impérissables ne ressemble en rien à un être mortel »¹⁰⁸. Son *modus vivendi* l'affranchit de la condition humaine et le fait participer à la condition divine en se mettant hors du temps, en ne craignant pas l'**Avenir** et à ne comptant pas sur lui car il n'est « ni à nous ni pourtant tout à fait hors de nos prises, de telle sorte que nous ne devons ni compter sur lui comme s'il devrait sûrement arriver, ni nous interdire toute espérance, comme s'il était sûr qu'il dût ne pas être »¹⁰⁹. Ceci dit, O. Verdun a vu juste quand il affirme que « c'est précisément parce que **le futur est incertain** que nous devons nous concentrer sur le présent »¹¹⁰ sans tomber dans le *Carpe diem* d'Horace.

Vivant-parmi-et-avec-les-hommes, **le sage épicurien** est un être-avec. Il a aussi besoin de cultiver l'**amitié** non pas pour avoir un appui politique « car il ne participe pas à la vie politique ; ni de protection complaisante, car il ne commet aucune action contraire aux coutumes et aux lois, ni d'argent, car il se contente de peu pour vivre »¹¹¹. Comme le disait Épicure lui-même, « toute amitié vaut par elle-même d'être choisie »¹¹².

L'**amitié**, dans l'école épicurienne, au dire de Pierre Hadot, relève de l'entraide entre maître et disciples et elle est vue comme le moyen ou « le chemin privilégié, pour parvenir à la transformation de soi-même »¹¹³. L'**amitié** engendre la confiance, l'ouverture, fait accepter les reproches, avoue les fautes et instaure « un dialogue correcteur et formateur »¹¹⁴, car elle accepte et tolère **la liberté de parole**. Épicure, selon Plutarque, aurait « déclaré qu'il pouvait accepter les plus grandes souffrances dans l'intérêt de ses amis »¹¹⁵.

¹⁰⁸ Epicure, *Lettre à Ménécée*, § 135.

¹⁰⁹ *Ibidem*, § 127.

¹¹⁰ O. Verdun, *art. cit.*

¹¹¹ G. Arrighetti, *art. cit.*, p. 529.

¹¹² Epicure, cité par M. Folya, *Op. cit.*, p. 74.

¹¹³ P. Hadot, *Op. cit.*, p. 192.

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 193.

¹¹⁵ M. Folya, *Op. cit.*, p. 74.

Le sage épicurien, impassible, réaliste en ce qu'il ne peut jamais désirer l'immortalité, désir vain, vide et sans objet, est « *censé être en mesure de quitter la vie à tout instant sans crainte ni tremblement, et même, à la limite, sans émotion*. On trouve également chez Plotin et chez les néo-platoniciens de nombreuses allusions à ce type d'attitude, et encore chez Boèce dans *La consolation philosophique* »¹¹⁶.

De tout ce qui précède, il ressort qu'Épicure a droit de se défendre quand on l'accuse de tous les maux et en son temps et en notre temps.

2.2.2.5. Épicure se défend

Calomnié de son vivant, Épicure n'a pas manqué de se défendre en faisant voir de **QUEL PLAISIR** il parle. Je lui laisse la parole :

*« Quand donc nous disons que le plaisir est le but de la vie, nous ne parlons pas des plaisirs voluptueux, inquiets, ni de ceux qui consistent dans les jouissances déréglées, ainsi que l'écrivent les gens qui ignorent notre doctrine, ou qui la combattent et la prennent dans un mauvais sens. Le plaisir dont nous parlons est celui qui consiste, pour le corps, à ne pas souffrir et, pour l'âme, à être sans trouble »*¹¹⁷.

Voilà qui est dit et qui exige une ascèse dans la conduite quotidienne.

¹¹⁶ R.-P. Droit, *art. cit.*, p. 95. Je souligne.

¹¹⁷ Epicure, *Lettre à Ménécée*, § 131. Je souligne.

3. ACTUALITE D'ÉPICURE

Épicure a influencé plusieurs personnes et m'influence, moi qui reviens à sa doctrine. Nous cherchons tous le bonheur, mais ce sont les voies pour l'atteindre qui diffèrent d'une personne à une autre. Il propose le Plaisir comme but naturel de la vie.

Je voudrais m'appesantir sur l'actualité d'Épicure en ce temps de Covid-19, quitte à discuter après certaines de ses affirmations. Épicure n'a pas tort d'enseigner que la vie vaut mieux que la mort et pour preuve, quand le confinement fut décrété, par peur de la mort et par amour de la vie, nous avons accepté de vivre « enfermés » et adopter *un modus vivendi* approprié. Ainsi une nouvelle forme de vie semble s'établir : quand il y a un malade de Covid-19, la famille se trouve bouleversée ; entre membres de famille on ne se touche plus comme jadis.

Vivant dans une société de consommation qui crée de faux besoins, nous étions habitués à fréquenter les supermarchés, et à vivre en fonction et au rythme de la publicité. Nous cherchions à être à la mode en ce qui concerne l'habillement, l'alimentation, l'achat de véhicule, le luxe, etc. Et quand la Covid-19 vint, nous fumes « stoppés » comme devant un feu rouge de la route. Un autre « train » de vie démarra. C'est ici qu'Épicure peut faire entendre sa voix car il n'y a plus de pollution sonore, de pollution alimentaire, de pollution vestimentaire, de pollution publicitaire, de pollution touristique, etc. Chacune et chacun est placé.e devant sa propre conscience et devant sa propre poche qui ne gonfle plus faute de travail, de commerce et d'intérêt. On ne sait jamais ! On apprendra ainsi à vivre avec ce qu'on a en attendant ce qu'on aura, surtout que le lendemain économique reste incertain. Riche comme pauvre, tous crient « crise » et on renonce à la vie de la cigale pour imiter celle de la fourmi.

Ceci étant, il y a une urgence à philosopher pour donner un sens à notre existence, que l'on soit jeune ou vieux. Le jeune a besoin de philosopher non

pas pour rajeunir, mais pour être tranquille comme un ancien en face de l'avenir qui lui semble incertain, lui qui allait et venait au rythme de ses activités quotidiennes. Il doit apprendre à vivre en tenant compte des conseils de ses parents et non de ses amis.

Covid-19 remet petit à petit l'autorité parentale. Le vieillard est aussi invité à philosopher, non seulement pour se remémorer « les jours agréables du passé », mais surtout pour rendre agréable le présent ou la vie présente dans laquelle il doit encourager les jeunes à tenir bon tout en sachant qu'il est le plus vulnérable face à la Covid-19 selon les médias et l'OMS.

Ne connaissant pas les **vraies causes** de Covid-19 pour méditer dessus afin de savoir comment les éviter, nous faisons tout pour respecter les gestes barrières, car nous sommes conviés à faire de la santé une valeur suprême quand bien même certains d'entre nous ne l'entendraient pas de cette oreille, reprochant aux médias de nous faire peur car ceux qui meurent de cancer, de paludisme, d'AVC, etc. sont plus nombreux que ceux que Covid-19 emporte, argumentent-ils. Et ils poursuivent : « Nous mourrons tous un jour, mais tous nous ne mourrons pas de Covid-19 ». Et ils critiquent : « Le masque, jusqu'à quand ? » Tout ce qu'ils disent n'est pas totalement faux, mais ils semblent oublier que la vie est précieuse. Il faut la vivre intensément en tenant compte du contexte et des circonstances.

Nous avons besoin des **exercices spirituels** pour vivre avec la Covid-19 en nous « attachant » à toutes les consignes qu'on nous donne, en méditant sur la fragilité de la vie, en regardant en face de nous nos proches et nos semblables mourir, en prenant l'habitude de penser que demain ça pourrait être mon tour, en nous rappelant qu'il y a un temps pour toute chose et en méditant jour et nuit sur ce que nous laisserions comme bonnes traces pour la génération future. Passer notre temps à fustiger la politique sanitaire que l'on veut appliquer pour nous permettre de vivre avec Covid-19 serait une imprudence même si nous savons que certains Etats en font un fonds de commerce en gonflant le chiffre de décès, en enterrant des cercueils vides, en « fabricant » de faux malades.

Par ailleurs, une Ascèse des désirs ou discrimination des désirs s'avère indispensable pour nous qui avons l'habitude de ne pas vivre frugalement. Pour ce faire, la connaissance de l'essence des désirs afin de les choisir ou de les refuser en connaissance de cause est une nécessité. Les temps sont durs et vivons en nous adaptant à la Covid-19 qui freine l'élan économique qui nous a fait croire que l'homme vit seulement du pain.

L'Ascèse des désirs doit nous conduire, à dire vrai, à une **Economie subtile de ce dont nous disposons pour ne pas mourir de faim et de soif**. Cette économie nous conseille de ne pas chercher « tout plaisir », mais d'éviter des plaisirs qui sont à la source des plus grandes douleurs inutiles et de ne pas vivre par **comparaison** avec ceux qui semblent avoir plus que nous et qui souffrent à leur façon en attendant les beaux jours qui tardent à venir.

De ce qui précède, nous devons chercher à **satisfaire nos Désirs naturels et nécessaires, Désirs nécessaires pour le bonheur, Désirs nécessaires pour le bien-être du corps et Désirs nécessaires pour la vie elle-même. Il suffit de les reconnaître et de les satisfaire pour vivre en accord avec la nature.**

Nous avons besoin de l'**Aponie** qui rime avec **Ataraxie**, et pour ce faire, ne nous laissons pas distraire par des publicités qui troublent notre âme. Courons après les **plaisirs en repos** (absence de douleur, de soif, absence de troubles) et non après les **plaisirs en mouvement** (ceux de la gaieté et de la joie passagères). Aponie et Ataraxie sont à rechercher en ce temps de Covid-19.

Les **Désirs naturels et non nécessaires** à ne satisfaire qu'exceptionnellement et ne procurant pas un plaisir primitif et ne se conformant pas à la nature ne doivent pas être la préoccupation première de notre vouloir, car les temps sont durs.

Que les Désirs vains soient enlevés de notre liste de besoins. « **La soif de posséder ; la soif du pouvoir ; la soif des honneurs** » nous laisseront sur notre soif et nous tourmenteront durant ce temps de Covid-19.

De ce fait, une vie d'**Autarcie** s'ouvre devant nous : **Se suffire à soi-même, s'habituer à vivre du peu et s'en contenter exige une ascèse de conduite** pour se créer **une nouvelle nature**. Une « **vie frugale** » ne nous rend pas moins heureux et les **mets simples** ne nous privent pas du plaisir égal à celui qu'on avait sur une table au **régime somptueux**. **Tout concourt à notre bonne santé**. Soyons **honnêtes** envers nous-mêmes et non vivre par « procuration » ; soyons **justes** envers nous-mêmes et envers les autres car nous avons tous besoin de vivre heureux. Conduisons-nous avec **prudence** pour ne pas rendre difficile notre vie que Covid-19 règle à sa manière.

De ce précède, il est impératif que nous soyons **sages** en sachant que dans notre vie il y a la **nécessité**, la **fortune** et le **vouloir humain**. L'homme sera blâmé ou loué par rapport à ce qui relève de son propre vouloir. Ne nous laissons pas bernés par **la religiosité astrologique**, fonds de commerce des astrologues et médiums qui pêchent dans les eaux troubles de Covid-19 pendant qu'ils en sont aussi victimes.

Pendant ce temps, nous sentons et reconnaissons que **le futur est incertain** et nous découvrons nos vrais amis qui nous appellent ou nous écrivent pour s'enquérir de l'état de notre santé. Ils sont très peu ; nombreux nous appellent pour avoir notre aide financière alors que nous en avons aussi besoin. Et le bon sens nous exige de satisfaire les désirs naturels et nécessaires de notre foyer avant de penser aux autres. Nous vivons le « sauve qui peut ». Quel style de vie !

Diplômé en Athéisme, je ne voudrais pas engager une discussion avec Épicure quant à ce qui concerne sa conception de dieux qui n'en est pas une, mais qui semble être stratégique pour ne pas être traité d'athée et être persécuté par les Grecs. Prouver par un syllogisme la non existence de la mort relève du sophisme. La mort existe et, en ce temps de Covid-19, dire aux gens éprouvés que la mort n'existe pas serait un cynisme. Chrétien, je confesse la Résurrection et l'existence de l'Au-delà, et il est indécent de discuter sur ce qui relève de la Foi.

Mais je termine par cette citation :

« Apprendre à mourir, ce n'est peut-être rien d'autre que parler de la mort, y penser, tenter de l'avoir 'en bouche', comme le dit Montaigne. Avec ce double écueil : trop d'apprentissage risque de tourner à la complaisance morbide, trop peu d'apprentissage risque de faire le jeu du refoulement dont on sait qu'il est le lit des pires situations. Avec la mort, comme avec la vie, il n'y a décidément pas de bonne solution. Peut-être seulement des compromis. Cela s'apprend »¹¹⁸.

¹¹⁸ R.-P. Droit, *art.cit.*, p.106.

CONCLUSION

Ecrire sur Épicure et recourir à lui en ce temps de Covid-19 n'est pas une mince affaire et pourtant sa voix se fait encore entendre pour celui et celle qui sait tendre l'oreille.

Je me suis laissé instruire par Épicure à travers sa *Lettre à Ménécée*, et j'ai compris que cette *Lettre* m'est une occasion pour inviter mes sœurs et frères humains pour apprendre à vivre et à mourir au temps de Covid-19 ; de ce fait, je rends Épicure actuel.

Ses enseignements portant sur la recherche du bonheur et la discrimination des désirs restent actuels et nous en avons besoin, nous qui vivons dans une société de consommation et de faux besoins. Covid-19 nous contraint à ralentir notre « train » de vie et à rechercher les plaisirs en repos pour le corps et pour l'âme.

POSTFACE

Éveil sur la vie et sur la mort

L'honneur que m'a fait le Professeur Ordinaire Abbé Louis Mpala Mbabula de postfacier son livre m'avait surpris au départ puis me rappelant de son humilité légendaire, j'ai été convaincu qu'il disait vrai et que réellement je devais dire un mot, sans causer des maux, sur les mots savants savamment pensés de ce savant sur les maux que causent la Covid-19. Dans un style simple mais profondément philosophique et fouillé, ce Chef coutumier traditionnel nous parle dans un style ancestral reconnu à tous les vieux sages du village dont la bouche sens mauvais, mais d'où sort la parole qui sent bon, donne vie à la communauté si, je dis bien si, on y prête attention.

Le premier geste philosophique que nous plonge ce vieux-jeune philosophe, c'est de valoriser le vieux (les anciens) dans notre nouveauté. Il nous demande d'apprendre à écouter les anciens et il en choisit Epicure qui s'adresse au jeune Ménécée depuis l'antiquité et pense que la sagesse ne vieillit pas. Voilà pourquoi il nous propose aujourd'hui la même sagesse en vue de rajeunir notre présent dans sa présence présente. Par ce recours à la sagesse ancienne, Louis Mpala rappelle à l'ordre un acte philosophique important, celui de la lettre à lire qui renvoi à l'écriture à rédiger. Dans ce livre, l'auteur valorise l'écriture à la suite du père de la déconstruction, Jacques Derrida, qui déjà depuis *De la grammatologie* disait que c'est la question de **l'écriture** qui est tombée dans l'oubli et non la question de **l'être** comme l'avait dit le philosophe de la forêt noire, Martin Heidegger. Derrida va encore plus loin en disant que ce dont on ne peut parler, il ne faut pas le taire comme le voulait Wittgenstein, il faut l'écrire. La question de l'écriture étant négligée dans l'histoire et traitée de secondarité doit refaire surface avec mention d'archi-écriture.

Quid de l'écriture et de l'archi-écriture dans lesquelles nous plonge Louis Mpala à la suite de son herméneutique philosophique d'Epicure dans sa *lettre à Ménécée*? Nous concevons spontanément l'écriture comme quelque chose qui vient *après*: on parle d'abord, on écrit *après*, ou encore l'histoire (avec l'écriture) vient *après* la préhistoire. Par conséquent, lorsque Derrida avance l'expression d' « *archi-écriture* » pour mettre en évidence le fait que l'écriture, selon lui, ne vient pas « après » (après la parole, après la préhistoire), mais qu'elle est originaire, *toujours déjà* présente, il semble s'attaquer, de façon à première vue absurde et même ridicule, à une évidence unanimement admise : comment oser soutenir en effet, contre le plus élémentaire bon sens, que l'écriture apparaît à même temps que la parole, voire qu'elle la précède ?

Le caractère subordonné de l'écriture est au fondement de la représentation que se donne d'elle-même notre civilisation : Socrate et Jésus n'écrivent pas. L'écriture, comme le disciple, n'est que porte-parole : moyen de communication homogène à la parole sans doute, mais subordonné, utile seulement dans la mesure où il en permet l'extension, la projection, la diffusion dans le temps et dans l'espace. On voit là se dessiner un thème que précisément Derrida va critiquer : l'idée spontanée, ou naturelle, selon laquelle l'écriture serait essentiellement secondaire, ou « supplémentaire » par rapport à une communication plus authentique qui serait celle de la parole directement prononcée ou entendue. Aux yeux de Derrida, cette perception de l'écriture, qui relève apparemment du simple bon sens, a été représentée dans toute l'histoire de la philosophie ; elle est même « en son fond, l'interprétation proprement philosophique de l'écriture », qui détermine l'écriture comme un simple moyen d'économie dans la communication, à l'exemple de Condillac qui estimait qu'en passant de la peinture aux hiéroglyphes, puis des hiéroglyphes à l'alphabet, on

« diminu[ait] simplement l'embarras du nombre des caractères ». ¹¹⁹

Derrida va alors s'appuyer sur la nécessaire absence du destinataire dans l'écriture (on ne peut écrire en effet, par définition, qu'à un absent), pour renverser complètement la conception courante (« philosophique », en réalité « métaphysique ») de l'écriture, en soutenant que toute forme de communication est essentiellement « écriture » parce que au fond l'absence du destinataire y joue dans tous les cas le même rôle que dans l'écriture. Si en effet on choisit d'appeler « écriture » cette forme de communication dans laquelle le destinataire est absent, la thèse de Derrida consiste à soutenir ou à faire remarquer qu'en réalité il y a toujours nécessairement « écriture » (ou absence) dans toute forme de communication, même dans l'apparence de la co-présence. Par conséquent, le modèle de toute communication est bien, selon lui, la communication dans l'absence, c'est-à-dire l'écriture, dont dépendrait ainsi, paradoxalement, la communication dite orale. C'est ce modèle que Derrida appelle *archi-écriture*.

La thèse n'est acceptable, on le voit, qu'à condition d'accepter aussi la remarque qui lui sert de fondement, à savoir que toute communication, malgré les apparences, se fait « en différé », « en l'absence », y compris la communication par la parole. Or cette thèse est bien plus facile à admettre et à comprendre qu'on ne pourrait le croire. Qui oserait soutenir en effet, après les travaux du xxe siècle, que la parole établit une communication claire et translucide entre deux personnes présentes l'une à l'autre et chacune à elle-même ? Derrida, soutenant au contraire que la communication ne se fait que « dans l'absence », ne fait rien d'autre que de tirer les conséquences les plus massives de la psychanalyse, de la phénoménologie et de la littérature de son siècle : lorsque nous parlons à autrui, il ne nous est pas plus présent que nous

¹¹⁹ Cf. Ch. RAYMOND, *Vocabulaire de Jacques Derrida*, Paris, éd. Ellipses, 2001.

ne sommes présents à nous-même : nous ne savons jamais exactement ni pourquoi nous parlons ni la portée exacte de nos paroles: par conséquent (thème inlassablement repris, par exemple, dans les romans de Nathalie Sarraute), les paroles que nous adressons à quelqu'un de physiquement présent sont loin d'atteindre quelqu'un de réellement présent - et la présence à soi ou à autrui reste toujours fantasmatique. De là cette idée, au fond bien naturelle, de considérer l'écriture, dans laquelle cette absence du destinataire est visible, et même nécessaire, comme modèle originaire de toute forme de communication.¹²⁰

Il y a donc *archi-écriture* parce que le modèle générique de toute communication (Derrida dira même : sa condition de possibilité) est l'absence, réelle ou virtuelle, de l'émetteur et du destinataire de tout discours. Ce renversement de la subordination traditionnellement reçue entre parole et écriture ne doit cependant pas conduire à l'idée que l' *archi-écriture* pourrait être prise pour origine, fondement, principe, ou absolu : « la problématique de l'écriture », au contraire, « s'ouvre avec la remise en question de la valeur d'*arkhè* ». Le fait même de poser une *archi-écriture*, ou une « *différance* originaire » est donc une façon de dé-jouer toute ontothéologie en mettant paradoxalement le non-principiel en position de principe.

Le fait, pour Louis Mpala, de nous interpeller sur la question de l'écriture, il nous soumet à un deuxième exercice philosophique, celui du **comprendre**, un exercice herméneutique, des dieux grecs *hermès* et *Hestia* (mouvement de dedans et de dehors) d'où vient le mot herméneutique. C'est ici que ce philosophe congolais apparaît à la fois comme Hans Georges Gadamer et encore Jacques Derrida. En cherchant à nous apprendre à vivre et à mourir en temps de la Covid-19, il nous invite à apprendre à comprendre la nécessité ou l'urgence de philosopher par temps de la pandémie qui n'est rien

¹²⁰ *Ibidem*

d'autre que de chercher l'art de transformer le poison en remède. Dans ce cas, il est gadamérien par le fait qu'il nous plonge dans *l'herméneutique du comprendre comme un mode d'être du Dasein*.

Pour Gadamer, l'homme, quel qu'il soit est toujours et déjà porté par la compréhension. Même lorsque nous « ne comprenons pas », nous sommes dans une situation de compréhension comme n'étant pas en train de comprendre. Sans doute, Gadamer dessine-t-il les nervures de l'acte de comprendre à travers la réhabilitation des préjugés, l'expérience de l'activité artistique et le langage. Il s'engage dans une recherche ontologique de la compréhension. Nous comprenons dans la mesure où nous sommes pouvoir-être et possibilité. Le concept de compréhension n'est pas, chez Gadamer, un concept de méthode comme chez Droysen et Dilthey par exemple. La compréhension est le caractère ontologique, originaire de la vie humaine elle-même¹²¹.

Comprendre une expression, après tout ce n'est pas immédiatement saisir ce qui s'y trouve, mais aussi et surtout en découvrir l'intériorité cachée si bien que l'on en vient aussi qu'on en vient à connaître ce qu'elle cache. Tout concept comporte, à notre sens une double face : l'extériorité et l'intériorité. Cela veut enfin dire que lorsque l'on prononce un concept, on s'y connaît soi-même tout en se projetant vers des possibilités qui sont les siennes¹²². La compréhension est la forme d'accomplissement originaire du *dasein* qui est un être au monde. L'acte d'interprétation débute avec des concepts préalables que remplacent les concepts appropriés. Par le fait que l'on adresse la parole à celui qui écoute ; cela signifie que celui à qui la parole est adressée entend nécessairement qu'il le veuille ou non. Il

¹²¹ Cf. *Ibidem*, p. 280.

¹²² Cf. *Ibidem*, p. 281.

ne peut pas détourner son écoute comme dans le domaine de la vue où l'on détourne le regard dans une autre direction¹²³.

La compréhension, loin d'être provoquée, se produit, nous emporte et nous porte et nous nourrit. Elle est même l'élément dans lequel nous baignons sans aucune chance de nous en sortir. Elle nous permet de nous comprendre et de partager des expériences ensemble. Comprendre ce n'est pas un acte de maîtrise. C'est un peu comme la respiration et/ou l'acte amoureux. Nous ne savons pas ce qui nous tient, nous insuffle la vie, mais nous savons que toute notre expérience du monde en dépend et nous ne sommes maître de rien. Voilà pourquoi, Jean Grondin, lecteur et commentateur de Gadamer, pense qu'il y a toujours une non maîtrise et de l'incompréhension en toute compréhension. Ce que toute puissance recèle ici une impuissance. Et les expressions « être à la hauteur de quelque chose », « être capable de quelque chose » le disent déjà un peu. Elles laissent entendre qu'on est juste à la hauteur, que notre capacité suffit à peine, qu'elle peut à la rigueur en arriver à bout¹²⁴. C'est grâce à cette entente primordiale que nous nous comprenons au-delà de nos mésententes et que nous pouvons comprendre que nous ne comprenons pas. Cette compréhension a lieu partout où advient le sens¹²⁵. Cet advenir des sens se comprend à partir *de la traduction et la fusion des horizons*. La traduction est une interprétation. Malheureusement, elle ne peut pas supprimer l'auteur parce qu'elle est toujours et déjà marquée par l'altérité de l'auteur mais aussi c'est le traducteur qui

¹²³Cf. *Ibidem*, p. 487.

¹²⁴ Cf. J. GRONDIN, *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Paris, PUF, 2011, p.37-40

¹²⁵ J. ONAOTSHO KAWENDE, *Appartenance et distanciation de Gadamer et*

Ricœur à l'herméneutique africaine. Louvain, Presse Universitaire de Louvain, 2016, p. 13.

cherche par ses propres voies à rendre clair le texte de l'auteur. Le texte, une fois soumis à l'interprétation, rend très complexe la situation.

Par ailleurs, Louis Mpala se montre derridien dans le sens où le comprendre se comprend comme (im)possibilité. Comprendre est une activité méticuleuse parce que deux sujets sont mis en jeu. Le sujet est confronté à l'autre qui ne peut pas, de quelque manière que ce soit, être réductible. Ce que nous saisissons dans un texte comme celui d'Epicure, *La Lettre à Ménécée* ou un discours, ne constitue pas la totalité de la compréhension. Au cœur de l'effort de la compréhension gît un malentendu qui advient avec le discours.

La secondarisation de l'écriture au profit de la parole n'est pas sans conséquence. Elle a, lentement et précipitamment, à la fois, alimenté le discours métaphysique qui s'est constitué sur base d'une dichotomisation hiérarchisant les concepts. Les concepts sont opposés, deux à deux, l'un à l'autre (comme vivre et mourir dans ce livre), mais à l'un un privilège est accordé par rapport à l'autre. C'est ici que se justifie le sens de la déconstruction qui n'est pas une démolition à l'usage du marteau, mais un remplacement des concepts qui posent problème. Voilà où Louis Mpala s'affirme sans faille comme derridien par le fait de chercher à nous apprendre à vivre et à mourir en temps de covid-19 ; une déconstruction nette.

La déconstruction montre, sans saisir, la fragilité que portent les différents concepts dans leur bipolarité conceptuelle (mourir et vivre par exemple). Elle essaie de fissurer l'arsenal de la métaphysique occidentale sans prendre une valeur méthodique. Il s'agit du rejet du structuralisme et du schéma saussurien (entre le signifiant et le signifié). Les concepts bipolaires sont, chacun, porteurs de la marque de son opposé qu'il prétend ne pas être. La déconstruction dé-range l'origine qui n'est jamais un point de départ unique mais toujours et déjà dédoublée.

En parcourant le texte de Louis Mpala sur le texte d'Epicure pour produire ce texte attesté en test, il sied de noter que tout texte, une fois produit, devient orphelin parce qu'il ne jouit plus de l'assistance de son père et peut chaque fois produire son double comme l'indique l'auteur de *De la grammatologie* en ces termes : « L'écriture comme peinture est donc à la fois le *mal* et le *remède* dans le *phainesthai* ou dans *l'eidos*. Platon disait déjà que l'art ou la technique (*technè*) de l'écriture était un *pharmakon* (drogue ou teinture, salutaire ou malfaisante) »¹²⁶. Même mon propre texte, comme celui-ci, est voué au double orphelinat une fois produit. Cette incompréhension irréductible que porte le texte arrive sous la marque du « a » inaudible de la différence qui n'est remarquable qu'à la graphie. Tout discours devait être conscient de cela. La différence essaie de nommer ce qui résiste à la conceptualisation, le reste, le proche du néant, ce qui existe minimalement dans un monde précise Alain Badiou¹²⁷. Ainsi, les différences flottent en-deçà de la différence. La différence est la jointure entre différencier et différer.

Le texte comme ce texte ou tout autre texte se présente, dans son errance, à la fois illisible et lisible. Cet (il)lisibilité déjoue la métaphysique de la présence qui accorde un privilège à une modalité de temps, le présent, la présence du présent, avec toutes les graves conséquences qui en découlent. Chaque texte porte donc une trace qui est la condition non présente de la présence. Cette trace se présente sous la forme du palimpseste, écriture barrée, effacée, raturée mais toujours lisible. Il existe toujours, pour Jacques Derrida la rature qui soutient le texte et sans laquelle aucune compréhension n'est possible. Si la compréhension est impossible et le sens n'advient qu'en mourant, pourquoi au-delà et en-deçà des malentendus certaines personnes comprennent ? N'y a-t-il pas

¹²⁶ . J. DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 413.

¹²⁷ « Alain Badiou » [en ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=ZQ6UXyBpE7I>.
(page consultée le 31/10/2020).

un mouvement de compréhension avant et/ou (même) après la mort du père du texte qui, une fois produit est totalement incapable de répondre aux questions que lui pose le lecteur ? Qu'est-ce que l'on comprend quand on comprend ou ne comprend pas dans ce livre de Louis Mpala soucieux de nous faire comprendre Epicure, sa lettre, mieux la lettre de sa *Lettre* (aux lettrés ?) ?

A la suite d'Epicure avec le quadruple remède ou tétrapharmakos, Louis Mpala toujours en bon derridien¹²⁸ nous fait comprendre(ou peut être pas) une très importante notion philosophique, celle de pharmakos ou pharmakon, de la pharmacologie. En Grèce ancienne, le terme de *pharmakon* désigne à la fois le remède, le poison, et le bouc-émissaire. *Tout objet technique est pharmacologique* : il est à la fois poison et remède. *A la suite de Jacques Derrida, philosopher par temps de la pandémie Covid-19 ou par temps des catastrophes, c'est apprendre, par le recours à la raison résonante, raisonnée et raisonnable, l'art de transformer le poison en remède.* Tel est le nœud, à notre avis, de toute cette démarche philosophique de Louis Mpala Mbabula dans son livre.

Le *pharmakon* est à la fois ce qui permet de prendre soin et ce dont il faut prendre soin, au sens où il faut y faire attention : c'est une puissance curative dans la mesure et la démesure où c'est une puissance destructrice. *Cet à la fois est ce qui caractérise la pharmacologie qui tente d'appréhender par le même geste le danger et ce qui sauve.* C'est bien ce que Louis Mpala nous montre à la suite d'Epicure dans son acte philosophique. *Toute technique, y compris celle de lutter contre la Covid-19, est originairement et irréductiblement ambivalente :*

¹²⁸ La question du *pharmakon* est entrée dans la philosophie contemporaine avec le commentaire que Jacques Derrida a donné de *Phèdre* : « La Pharmacie de Platon », *La Dissémination*, Seuil, 2003. Le *pharmakon* qu'est l'écriture (comme hyppomnésis) est ce dont Platon combat les effets empoisonnants et artificieux en y opposant l'*anamnesis* comme activité de « penser par soi-même ». Derrida montre que là où Platon oppose autonomie et hétéronomie, celles-ci cependant composent sans cesse.

l'écriture alphabétique, par exemple, a pu et peut encore être aussi bien un instrument d'émancipation que d'aliénation.

La *pharmacologie*, entendue en ce sens très élargi, étudie organologiquement les effets suscités par les techniques et telles que leur socialisation suppose des prescriptions, c'est à dire un système de soin partagé, fond commun de l'économie en général, s'il est vrai qu'économiser signifie prendre soin. En particulier, *Ars Industrialis* appelle de ses vœux une pharmacologie de l'attention à l'époque des technologies de l'esprit. Poison et remède, le *pharmakon* peut aussi devenir le bouc-émissaire de l'incurie qui ne sait pas en tirer un parti curatif et le laisse empoisonner la vie des incurieux, c'est-à-dire de ceux qui ne savent pas vivre pharmaco-logiquement. Il peut aussi conduire par sa toxicité à désigner des boucs-émissaires des effets calamiteux auxquels il peut conduire en situation d'incurie¹²⁹.

Qu'il faille toujours envisager le *pharmakon*, quel qu'il soit, *d'abord* du point de vue d'une pharmacologie positive, ne signifie évidemment pas qu'il ne faudrait pas s'autoriser à prohiber tel ou tel *pharmakon*. Un *pharmakon* peut avoir des effets toxiques tels que son adoption par les systèmes sociaux sous les conditions des systèmes géographiques et biologiques n'est pas réalisable, et que sa mise en œuvre positive s'avère impossible. C'est précisément la question que pose le nucléaire¹³⁰.

Apprendre à vivre et à mourir en temps de Covid-19 ! Le point sur la mort et surtout sur la mort donnée par la pandémie retient notre attention. Cela nous permet à considérer Louis Mpala tantôt heideggérien, jankelévitchien et surtout derridien encore.

¹²⁹ « Pharmakon » [en ligne]
<http://arsindustrialis.org/vocabulaire-ars-industrialis/pharmakon>,
(page consultée le 24 octobre 2020 à 20h48')

¹³⁰ *Ibidem*,

La mort impose le silence, car elle supprime même la pensée voulant la penser. A notre avis, Louis Mpala se montre heideggérien dans sa manière d'aborder la question de la mort à la suite d'Epicure. Heidegger fait savoir qu'il y a une difficulté de la saisie entière de l'être du Dasein, une difficulté à la raison de ne pouvoir saisir le Dasein dans sa totalité « car le fait d'être une possibilité ouverte lui est constitutif »¹³¹. La réalité-humaine est constituée fondamentalement d'un caractère permanent d'inachevé. Et il nous faut savoir que le Dasein serait entier que quand il ne lui restera plus rien en attente et « cette entièreté ne peut être atteinte que dans la mesure de l'expérience de la fin », c'est-à-dire la mort¹³². C'est par rapport à la fin qu'est la mort que le Dasein peut-être conçu dans son entièreté. Par contre, quand il est à « la fin », quand il est mort, le Dasein a cessé d'être celui-là même qu'il est : « l'être-là »- il n'est plus (...) »¹³³.

Or on vise du moins à saisir l'être-là dans son entièreté, dans la mort pourtant « lorsqu'il est mort, loin d'être un tout, l'être-là n'est plus »¹³⁴, c'est-à-dire le Dasein n'atteint son entier qu'au prix de la perte de son existence en tant que Dasein, il ne se totalise qu'en supprimant la totalité. C'est dans la mort que se situe la totalité, l'authenticité du Dasein. Cela paraît paradoxal, mais c'est là qu'il y a la totalité. Autrement dit, « tant que la réalité-humaine est là comme existant, elle n'a pas encore atteint son être total. Mais si elle acquiert, ce gain devient pour elle la perte pure et simple de l'être dans le monde »¹³⁵. La mort est un pas-encore tant que le Dasein est et une fois atteint, il n'est plus. Donc le passage au n'être plus Dasein est invivable par le Dasein lui-même, d'où il faut faire recours à la mort de l'autre Dasein comme observable, observé.

¹³¹ G. VATTIMO, *Introduction à Heidegger*, Trad. J. Rolland, Paris, Cerf, 1971, p. 55.

¹³² Cf. A. NGUTE, « Temporalité et mondeité dans *Sein und Zeit* », dans *Revue philosophique* « *Hekima na Ukweli* », N°4 (« Temps et mondialisation ». Actes de la 6^{ème} semaine philosophique de Kisangani du 17 au 21 mars 2003, Kisangani, Philosophat Edith Stein, juin 2003, p. 64.

¹³³ J.-F. COURTINE, *Heidegger et la phénoménologie*, Paris, Jean Vrin, 1990, p. 312.

¹³⁴ G. VATTIMO, *Op. cit.* p. 56.

¹³⁵ M. HEIDEGGER, *Qu'est-ce que la métaphysique*, trad. H. Corbin, Paris, Galilée (les essais VII), 1951, p. 141.

Nous sommes sans ignorer que la mort comme telle ne constitue pas une expérience, elle est plus une possibilité avenante, je ne peux pas vivre ma propre mort. Elle n'est pas un événement de la vie, la mort ne peut être vécue, pense par ailleurs Wittgenstein¹³⁶.

Et le Dasein mort est un défunt qui reste l'objet de soin à travers les rites funéraires : sans doute, la mort de l'autre qui nous a quitté et qui nous transforme en « survivants » qu'il laisse derrière lui, n'expérimente non plus la véritable être-arrivé-à-la-fin du disparu car « nous n'éprouvons pas au sens fort de ce verbe le trépas des autres : nous ne faisons, tout au plus, qu'« y assister »¹³⁷. D'où suit que *la mort est autant plus au fondement de l'individualité qu'il est impossible de la partager, elle est solitaire et unique : elle singularise*¹³⁸. Pour Heidegger, le Dasein existe chaque fois déjà de cette manière où toujours son pas-encore en fait partie¹³⁹.

Dans la mort, le Dasein n'est ni achevé ni simplement disparu, il est constamment son pas-encore pendant tout le temps qu'il est, de même qu'il est aussi déjà toujours sa fin¹⁴⁰. Donc la mort ne signifie nullement être fini mais être pour la fin. Voilà pourquoi J.-F. Courtine dit que « finir pour le Dasein (...), cela ne signifie pas être-à-la-fin, toucher à-sa-fin mais être-vis-à-vis de, pour ou par rapport à la fin (...) »¹⁴¹. En somme, la mort, pour Heidegger, est essentiellement mienneté ; d'où suit que cette mienneté de la mort n'est susceptible d'aucune substitution : mienneté qui *impossibilise* une expérience de la propre mort.

¹³⁶Cf. L. WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus suivi des investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, p. 46.

¹³⁷ M. HEIDEGGER, *Op.cit.*, p. 292.

¹³⁸ Cf. J. GREISCH, *Ontologie et temporalité. Esquisse d'une interprétation intégrale de *Sein und Zeit**, Paris, PUF, 1999, p. 270.

¹³⁹ Cf. M. HEIDEGGER, *Etre et Temps*, p. 296.

¹⁴⁰ Cf. *Ibidem*, p. 299.

¹⁴¹ J.-F. COURTINE, o.c. p. 315.

Il convient également de faire remarquer que Louis Mpala s'est montré jankélevitchien sur la question de la mort. Jankélévitch pense la mort en terme de « phénomène » et de « mystère ». C'est pourquoi en disant « phénomène de la mort » et « mystère de la mort », le « de la » implique d'un côté quelque chose de saisissable et de phénoménal caractérisant la mort et de l'autre indiquant quelque chose d'insaisissable qui fait de la mort un mystère.

Dans le premier volet de ses réflexions, la mort comme phénomène s'explique par le fait qu'il est comme tout événement. « La mort est un fait que le journaliste peut diffuser, un incident que le médecin légiste constate, un phénomène naturel que le biologiste peut analyser, elle survient dans un lieu et dans un temps déterminé selon des déterminations circonstanciées »¹⁴².

En défilant le second volet de sa cogitation, « la mort est comme mystère car la pensée choisit la mort comme objet d'étude, elle se trouve devant un événement insaisissable qui se dérobe à elle-même »¹⁴³. Autrement dit, la pensée ne se trouve pas devant la mort, mais devant le résultat de l'action faite par la « présence-présente » de la mort, devant le cadavre. Et si la mort est incompréhensible, c'est parce que la vie ne peut comprendre ce qui l'anéantit¹⁴⁴.

La mort est le rien qui détruit la pensée. Elle n'est pas le néant, mais une pensée du rien. Donc, il est difficile de penser la mort dans toute objectivité. Dans ce sens, la présence-présente de la mort-propre est une « brûlure pour la vie qui rend impossible la délivrance d'une lumière sur la mort ». Donc, le sujet peut méditer la mort seulement au passé et au futur car la pensée pensant dans sa présence-présente ne livre aucune information sur la mort, elle-même en étant déjà victime. Donc nous arrivons à trouver la conception de la mort selon Jankélévitch comme phénomène dans le

¹⁴² V. JANKELEVITCH, *La mort*, Paris, Flammarion, p. 7.

¹⁴³ S. AUROUX, *Les notions philosophiques*, Paris, PUF, 1990, p. 1690.

¹⁴⁴ Cf. *Ibidem*, p. 20.

sens qu'elle se donne à savoir, à parler sur mais à même temps comme mystère, elle nous échappe de penser sur elle parce qu'insaisissable.

Dans ce livre, Louis Mpala se montre parfaitement derridien dans le sens où il aborde la question de la mort par temps de la pandémie et donc de la mort donnée. Peut-on prendre ou donner la mort à quelqu'un ou seulement sa propre mort ?

Jacques Derrida qui est aussi heideggérien pense également que « la mort du Dasein n'est pas une fin de l'homme »¹⁴⁵. Et le mortel est celui qui fait l'épreuve de la mort en tant que mort, d'où suit qu'un éclaircissement vaut la peine en parlant de la mort quand il s'agit d'un Dasein ou d'un vivant quelconque. Sur ce, « l'animal, le vivant comme tel n'est pas proprement un mortel : il ne se rapporte pas à la mort comme telle ; il peut finir, certes, c'est-à-dire périr (*vernden*), il finit toujours par crever. Mais il ne meurt proprement jamais »¹⁴⁶. Voilà pourquoi Derrida préfère le terme « périr » car il « garde quelque chose du *per*, du passage de la limite, de la traversée marquée en latin par le *pereo*, *perire* (qui veut exactement cela : s'en aller), disparaître, passer de l'autre côté de la vie, (*traspire*) »¹⁴⁷.

Derrida établit une distinction entre le *mourir* et le *décéder*, qui n'est ni *périr* ni *mourir*. Le *Dasein* peut décéder, il est vrai ; lorsque ayant constaté sa mort biologique ou physiologique, on le déclare mort; dans cet optique, un animal ne peut décéder. Le décès (*Ableden*) est donc propre au dasein, à celui qui en tout cas peut mourir, mais décéder n'est pas proprement mourir

¹⁴⁵ J. DERRIDA, *Apories*, Paris, Galilée, 1996, p. 62.

¹⁴⁶ *Ibidem*, p. 69.

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 63.

(*sterben*). Le décès suppose le mourir, mais il n'est pas la mort proprement dite¹⁴⁸.

Par-là, nous remarquons avec Derrida que « la distinction entre le *décéder* (Ableiden) et le *mourir* (*sterben*) est intérieure [...] à l'être-pour-la-mort du Dasein. Décéder n'est pas mourir mais (...) seul un être-pour-la-mort (Dasein), un être-voué-à-la-mort, un être-à-mort ou tendu-vers-(ou jusqu'à)-la-mort (*zum toole*) peut aussi *décéder* »¹⁴⁹. D'où il pense la mort en terme de donner la mort.

En parcourant une histoire du secret comme histoire de la responsabilité, Derrida nous révèle qu'elle se lie à une culture de la mort, autrement dit aux différentes figures de la mort¹⁵⁰. *Donner la mort* que cela veut dire en français ?

- Comment se la donne-t-on au sens où se donner la mort, c'est mourir en assumant la responsabilité, se suicider mais aussi bien se sacrifier pour autrui, *mourir pour l'autre*¹⁵¹. Sans doute serait-il donner sa vie en se donnant la mort, en acceptant la mort donnée comme ont pu le faire de façon si différente Socrate, Jésus le nazaréen, Saddam Hussein, Galilée, Lumumba, Belembelembe et quelques autres ?
- Comment se donne-t-on la mort, pense Derrida, à cet autre sens où se donner la mort c'est aussi interpréter la mort, s'en donner une représentation, une figure, une signification, une destination¹⁵² comme nous venons de le faire avec Heidegger, Jankélévitch.
- Enfin, comment se donne-t-on la mort au sens où simplement et plus généralement on se rapporte et selon quel souci, quelle appréhension, à cette possibilité de la mort, fût-ce selon la formule de Heidegger comme possibilité d'une impossibilité¹⁵³. Succinctement, Jacques Derrida pense le

¹⁴⁸ Cf. *Ibidem*, p. 73.

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 75-76.

¹⁵⁰ Cf. J. DERRIDA, *Donner la mort*, p. 26

¹⁵¹ Cf. *Ibidem*. Nous soulignons.

¹⁵² *Ibidem*, p. 27.

¹⁵³ *Ibidem*.

lien entre « se donner la mort » et « le sacrifice », mourir pour l'autre, dans un geste de donner-prendre.

En commentant Patocka, Derrida nous révèle que le platonisme pense la mort en terme de soin de la mort, le souci de la mort, ce *melete thanathou*. Le philosophe platonicien triomphe de la mort, pense Patocka, en ce sens qu'il ne fuit pas devant elle, qu'il la regarde bien en face. Sa philosophie est *melete thanathou*, soin de la mort ; le soin de l'âme est inséparable du soin de la mort qui devient soin authentique de la vie¹⁵⁴. Voilà où nous plonge sans faille Louis Mpala dans ce livre : « ...C'est l'anticipation soucieuse de la mort, le soin à apporter au mourir, la méditation sur la meilleure façon de recevoir, de donner ou de se donner la mort, l'expérience d'une veille de la mort possible, et de la mort possible comme impossibilité¹⁵⁵. A Derrida de souligner que « ce souci de la mort, cet éveil sur la mort, cette conscience qui regarde la mort en face, est un autre nom de la liberté »¹⁵⁶. En voyant le lien entre le souci de l'être-pour-la-mort tel qu'assumé proprement et la liberté (responsabilité), Derrida y voit une structure analogue à celle du Dasein heideggérien¹⁵⁷. Et la signification qu'on peut accorder au règne de la responsabilité, de la liberté quand on le rallie en un triomphe sur la mort (vie), est la suggestion de Patocka qui voit que la vie dite éternelle, la responsabilité, la liberté, tout cela ne peut être pas autre chose que ce triomphe. Or un triomphe garde en lui la trace d'une bataille.

Voilà une grande raison qui appelle à l'urgence de philosopher comme l'a voulu il y a peu l'UNESCO qui a soutenu la philosophie pour tous y compris pour les enfants dès l'école maternelle dont une Chaire a été créé à l'Université de Nantes sous la coordination d'Edwige CHIROUTER. Voilà la nécessité

¹⁵⁴ Cf. *ibidem*, p. 33.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p. 29.

¹⁵⁶ *Ibidem*.

¹⁵⁷ Cf. *ibidem*.

des Nouvelles Pratiques philosophiques qui préconisent la philosophie pour tous et tous les âges à l'école comme à la cité, développées aux Etats-Unis, en Europe et ailleurs mais encore absente en Afrique où le sentier commence à se bâtir.

Dr Grison-Trésor KAKUMBI BELUMBA
Professeur Associé
Université de Kisangani/ RDCongoi

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- Arrighetti, G., « Épicure », dans *Dictionnaire des philosophes*, Paris, Encyclopaedia universalis/Albin Michel, 1998, pp. 521-531.
- Banywesize Mukambilwa, *En finir avec la politique de différence en Afrique : Leçons des mouvements sociaux et de Covid-19*, Paris, Editions du Cygne, 2020.
- Brimbert-Vandenhende, M., *Voyages en philosophie. Eléments de philosophie humaniste*, préface d'Ilya Prigogine, Bruxelles, Espace de Libertés, 2002.
- « Classification des désirs (*epithumai*) selon Épicure (d'après M. Conche) », [en ligne] <http://www.psychanalyse.com/pdf> (page consultée le 10 septembre 2020).
- Compte-Sponville, A., « Les objections d'André Comte-Sponville », dans L. Ferry, *Vaincre les peurs. La Philosophie comme amour de la sagesse*, Paris, Odile Jacob, 2006, pp.127- 132.
- Droit, R.-P., « L'exercice philosophique : « apprentissage de la mort » de Socrate à Schopenhauer », dans F. Lenoir et J.-P. De Tonnac (dir.), *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris, Bayard, 2004, p.83-106.
- Épicure, *Lettre à Ménécée*, traduction d'Octave Hamelin (1910), édition électronique (club, PDF) : *Les Echos du maquis*, 2011. Disponible sur <http://philosophie-accreteil.fr>.
- « Épicure, *Lettre à Ménécée* » [en ligne] <http://lechatsurmonepaule.over-blog.fr/article-Épicure-lettre-a-menecee-113521.html> (page consultée le 05 août 2020).
- Foglia, M. (dir.), *Histoire de la philosophie*, Paris, Ellipses, 2013.
- Hadot, P., *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* Paris, Gallimard, 1995.
- « *Lettre à Ménécée*, Explication » [en ligne]

<https://lewebpedagogique.com/philo-bac/lectures/lettre-a-menecee-texte/Épicure-lettre-a-menecee/> (page consultée le 4 août 2020).

Morin, E. et Abouessalam, S., *Changeons de voie. Les leçons du coronavirus*, Paris, Denoël, 2020.

Mpala Mbabula, L., *L'Homocentrisme par-delà l'Eurocentrisme et l'Afrocentrisme*, Paris, Edilivre, 2018.

-La covid-19 face à la philosophie de l'histoire de Kant, Hegel, marx et Mpala. Vers un nouvel espace anthropologique ?, Lubumbashi, Ed. Mpala, 2020.

Philosophes. Les grandes idées tout simplement, Gennevilliers, Editions Prisma, 2001.

Verdun, O., « Épicure, lettre à Ménécée » [en ligne]
<http://studylibfr.com/3126682/Épicure-lettre-a-menecee-1--quel-est-l-objet-de-la-lettre-%3%Ao> (page consultée le 8 août 2020).

Voilquin, *Les Penseurs grecs avant Socrate. De Thalès de Milet à Prodicos*, Paris, Garnier Frères, 1964.

TABLE DES MATIERES

Préface : le savoir-être d'Epicure, maintenant et encore.....	5
Introduction.....	10
1. Notice biographique.....	16
2. Apprendre à vivre et à mourir.....	19
2.1. L'urgence à philosopher.....	19
2.2. La recherche du bonheur ou le but de la vie.....	21
2.2.1. Causes à éviter pour être heureux.....	21
2.2.1.1. Causes du malheur.....	21
2.2.1.2. Le « quadruple remède ».....	25
2.2.1.2.1. « les dieux ne sont pas à redouter ».....	25
2.2.1.2.2. n'avoir aucune crainte de la mort.....	26
2.2.1.2.3. « le bien est facile a obtenir ».....	27
2.2.1.2.4. « le mal est facile a supporter ».....	27
2.2.2. A faire pour être heureux.....	27
2.2.2.1. Ascèse des désirs ou discrimination des désirs.....	27
2.2.2.1.1. Désirs naturels.....	29
2.2.2.1.1.1. Désirs naturels et nécessaires.....	29
2.2.2.1.1.1.1. Désirs nécessaires pour le bonheur.....	29
2.2.2.1.1.1.2. Désirs nécessaires pour le bien-être du corps.....	29
2.2.2.1.1.1.3. Désirs nécessaires pour la vie elle-même.....	30
2.2.2.1.1.2. Désirs naturels et non nécessaires.....	31
2.2.2.2.2. Désirs vains.....	31
2.2.2.2. Autarcie.....	32

2.2.2.3. Vertus : prudence, honnêteté et justice.....	33
2.2.2.4. Le sage, la liberté et l'amitié.....	34
2.2.2.5. Epicure se défend.....	37
3. Actualité d'Epicure.....	38
Conclusion.....	43
Postface : l'éveil sur la vie et sur la mort.....	45
Bibliographie sélective.....	62
Table des matières.....	64